

Michel Courvoisier omi

# EUGÈNE DE MAZENOD

**LES MISSIONNAIRES DE PROVENCE EN 1820  
LES MISSIONS DE MARSEILLE ET D'AIX**

Marseille, avril 2013

Pour Eugène de Mazenod et les Missionnaires de Provence, l'année 1820 est avant tout celle des grandes missions de Marseille et d'Aix. Accomplies en collaboration avec les Missionnaires de France de Forbin Janson, ces deux missions font référence. Pour la première fois, les Missionnaires de Provence missionnent en ville, dans des paroisses populaires où il faut parler provençal. A Marseille va se jouer pour une bonne part l'avenir de la petite Société. Bientôt va y être fondée, au Calvaire, leur troisième maison. Et deux ans plus tard, Fortuné, qui accède enfin au siège de Marseille, y fera venir son neveu ainsi que Tempier pour en faire ses vicaires généraux. Et pour ces deux missions, nous disposons de témoignages contemporains, dont l'intérêt est immense.

Après hésitations, j'ai pris le parti de citer longuement ces témoignages. Chacun à sa manière nous fait sentir ce qu'était alors une mission, tant pour les destinataires que pour les missionnaires eux-mêmes. Ce qui nous est rapporté mériterait des analyses plus poussées, par exemple sur le lien affirmé par ces témoins entre l'Eglise et la monarchie des Bourbons (l'autel et le trône), ou encore sur la théologie du salut mise en œuvre, sur ce qu'on appelle les *Vérités de la Religion*, qui sont au centre des prédications, sur les qualités attendues des missionnaires... Grâce à ces récits et à ces témoignages, nous pouvons saisir ce que voulait dire, pour nos premiers pères, être missionnaire. A condition d'accepter qu'une mission doit être aussi une fête, surtout en Provence, et en conséquence le nécessaire dépaysement.

Faut-il enfin rappeler que l'ambition de ce travail n'est pas d'écrire du nouveau, ni d'exprimer des vues personnelles ? C'est simplement de mettre à la disposition de tous, des informations et des documents peu accessibles aujourd'hui.

## **I. La grande Mission de Marseille**

Pour la mission de Marseille, la référence première est le travail de Leflon (II, pp. 118-140). On le citera largement. Cette mission, écrit Leflon, « commença dans un parfait accord entre les deux groupes de missionnaires. L'abbé Rauzan eut la délicatesse d'écrire à « Mgr de Mazenod, nommé à l'évêché de Marseille », pour solliciter son approbation avant d'évangéliser son futur diocèse avec le neveu du prélat et « ses vénérables confrères ». Fortuné, très touché, le remercia de son aimable attention, promettant d'unir ses « faibles prières à celles des bons chrétiens de cette grande ville, qui va être régénérée par votre ministère ». Les curés unanimes avaient d'eux-mêmes demandé la mission et l'archevêque devait la présider en personne. « Le P. de Mazenod se déclarait heureux de participer aux travaux de son ami Rauzan et prêt à tout quitter pour le suivre à Marseille ; son acceptation était aussi chaleureuse que modeste... » Il faut dire aussi que la ville n'avait pas connu de mission depuis 56 ans.

Rambert (I, p. 307) nous a conservé la réponse d'Eugène. « Vous pouvez compter sur nous. Mais il ne faut pas dissimuler que nous vous serons d'un bien faible secours ; heureusement que votre zèle et vos talents suppléeront à notre insuffisance. Si vous le permettez, nous nous chargerons, comme à Arles, de la partie de la ville habitée par le peuple ; nous ne sortirons pas ainsi des règles de notre institut, qui nous consacrent principalement à l'instruction de cette partie du troupeau de Jésus-Christ... »

### **La mise en œuvre de la mission, d'après Leflon**

La correspondance de Fortuné nous informe de quelques difficultés pour la mise en route. D'abord le manque d'union entre les curés de la ville. « Je sais qu'il y a deux partis dans le clergé de cette bonne ville depuis la venue de M. Jauffret, évêque de Metz, et qu'un évêque aura besoin

*de beaucoup de prudence pour n'indisposer aucun et les concilier ensemble, c'est ce qu'un grand vicaire tenterait en vain. Il faut espérer que la retraite des prêtres, qui précèdera la mission, opérera cette bonne œuvre. » (18.11.1819). Mgr Jauffret était l'archevêque nommé par Napoléon en 1811, sans obtenir l'approbation du pape. En simplifiant beaucoup, on pourrait dire que les pro-Jauffret étaient en faveur de l'ordre établi par l'Empereur et plutôt gallicans. Les autres affirmaient plutôt l'autorité du pape ; les Mazenod, oncle et neveu, étaient de ce côté.*

La retraite des prêtres eut-elle lieu ? Ce n'est pas clair. Selon Fortuné (22 décembre) : « *Les Missionnaires de Paris ne veulent plus faire la retraite des prêtres, parce qu'on ne peut les renfermer dans un même local, ni commencer la mission le 2 janvier, mais seulement le 6, ce qui ne plaît guère... »* Forbin Janson passa quelques jours à Aix et put s'entretenir avec Eugène. « *Nos missionnaires se proposent de partir pour Marseille dimanche matin, écrit Fortuné le 27 décembre. Ils seront au nombre de six (Mazenod, Deblieu, Tempier, Mie, Aubert, Maunier). Le septième (Moreau) restera ici avec moi pour faire aller la besogne qui ne sera pas des moindres, mais dont nous espérons de venir à bout avec la grâce de Dieu, comme par le passé. »*

Rauzan, ravi de se trouver associé à MM. les Missionnaires d'Aix, écrivait de son côté à M. Bonnafox, curé de St-Laurent : « *Je ne doute plus du succès de la mission de Marseille, puisque ces saints ecclésiastiques doivent la faire avec nous. Les deux confrères (Deblieu et Mie) que M. l'abbé de Mazenod voulut bien nous accorder pour Arles, y firent des prodiges de zèle et nous donnèrent de grandes leçons. »* De part et d'autre, on faisait assaut de cordialité et d'humilité, comme Leflon.

Malheureusement, l'abbé Rauzan ne put venir lui-même assurer les liaisons nécessaires, et laissa toute la direction à l'abbé de Janson. L'ardente amitié qui, depuis Saint-Sulpice, unissait ce dernier au Fondateur, semblait garantir l'harmonie entre les deux groupes de prédicateurs, malgré les raisons qui avaient empêché la communauté aixoise de se fondre avec la Société parisienne et le genre assez différent adopté par l'une et par l'autre. En réalité, ce choix assura une entente réelle qui se réalisera beaucoup plus difficilement à Aix. Mais Janson, animateur incomparable, ne possédait ni le sens de l'organisation ni la pondération nécessaire à un chef ; continuellement sous pression, il oubliait de réfléchir avant de se lancer à corps perdu dans la bataille, ne connaissait qu'une tactique, l'affrontement, ignorait et méprisait la manœuvre ; son âme généreuse se dispersait en efforts mal calculés.

Or il aurait fallu quelque souplesse, à Marseille, pour distribuer au mieux un personnel composite, en négociant avec les curés qui parfois formulaient des exclusives. La préférence de certains va aux Missionnaires de Paris, étrangers aux querelles du cru, qui bénéficient en outre du prestige de la capitale et de leur réputation acquise. Le genre plus relevé de ceux-ci, leur maîtrise de la langue française paraissent enfin convenir davantage à des auditoires urbains que le ton familier et le patois du P. de Mazenod et de ses confrères, spécialisés dans l'évangélisation des campagnes. Le curé de la Major, en particulier, ne veut pas de ces derniers, qui pourtant conviendraient plutôt à ses ouailles, et les paroissiens se rendent si bien compte de l'erreur commise qu'ils courent à St-Laurent et aux Carmes entendre le Fondateur, en accroissant l'encombrement de ces églises. Le père d'Eugène rapporte dans une lettre à Fortuné la réponse du curé de St-Théodore à M. Gauthier, curé de la Major. « *Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous vous déclarez contre les respectables Missionnaires d'Aix. Serait-ce parce que, ayant exigé les Messieurs de Paris pour prêcher dans votre église, vous avez forcé vos paroissiens, qui ne les comprenaient pas plus que s'ils avaient parlé russe,*

*de refluer constamment à St-Laurent et aux Carmes ? C'est votre faute et non celle des Messieurs d'Aix. »*

D'autres curés refusent de céder aux Missionnaires de Provence débordés les confesseurs de renfort, appelés de tout le diocèse, même si, faute de pénitents, comme c'est le cas à la Major, ces prêtres deviennent disponibles. Janson demeure impuissant par excès de raideur, l'archevêque par excès de diplomatie. Dans la réunion tenue à St-Martin, en sa présence, pour la répartition des susdits confesseurs, malgré les justes représentations du Fondateur, Mgr de Bausset n'eut la force, ni d'imposer silence au sieur Gauthier, ni d'accorder à St-Laurent et aux Carmes, complètement oubliés, les deux ecclésiastiques absolument nécessaires. Le président de Mazenod regrettera plus d'une fois les grandes marques de faiblesse que donne l'archevêque. C'est « *un saint homme, écrit-il, mais le dernier qui lui parle a toujours raison ; et cela a de grands inconvénients.* »

On se heurte, d'autre part, immédiatement à un obstacle qu'on aurait dû prévoir, le nombre insuffisant des paroisses pour une ville qui compte 109 000 habitants ; leurs 11 églises ne peuvent contenir la population qui s'y presse. Il en résulte des désordres, des bagarres, que le président de Mazenod relate très longuement au chanoine Fortuné : « La grande affluence dans toutes les églises a occasionné diverses contestations et plusieurs scandales, écrit-il. Celle de St-Martin ne pouvant plus contenir personne, on fit fermer les portes ; elles furent aussitôt brisées par la populace qui voulait entrer par force. L'abbé de Janson monta en chaire, leur parla avec une autorité intrépide et leur annonça que, dès le lendemain, il quittait avec tous ses missionnaires la ville. C'en fut assez pour ramener le calme et le plus grand silence » « A St-Théodore, dimanche, le tapage avait commencé dès la grand-messe, et on semblait être dans une halle... Aux Carmes, c'était dimanche la consécration à la Ste Vierge. Mon fils y arriva pendant qu'on s'y battait à coups de poing et même à coups de pierres ; il y avait encore trois fois plus de monde dehors que dedans l'église. C'était un vacarme épouvantable. Mon fils monte en chaire et dit d'une voix forte, mais calme : « *Mes frères, puisque vous transformez le temple auguste du Seigneur en une halle de la poissonnerie, je n'ai plus rien à faire ici et je vous quitte.* » Et il descend aussitôt de la chaire. Dans l'instant, tout s'apaise ; on demande mon fils, il se fait un peu tirer la manche, puis remonte en chaire, où il fait un discours si beau, si attendrissant, que tout le monde fond en larmes. » Le 27 dès 9 heures du soir, au moment où les messieurs sortaient de l'exercice, plus de 200 femmes se précipitent aux Récollets (St Théodore) « avec des chaises pour les placer et y passer la nuit. Le curé et les marguilliers eurent grand peine à leur persuader qu'ils ne le souffriraient pas, qu'il fallait sortir de l'église. Elles s'y déterminèrent, mais elles ont veillé toute la nuit à la porte, malgré la pluie qu'elles ont essuyée. Et ce matin, dès les 5 heures, elles se sont emparées de l'église qui a été pleine dans l'instant et elles y ont fait tant de tapage qu'il n'a pas été possible à un seul prêtre d'aborder son confessionnal de toute la matinée. Les femmes avaient porté du pain et du vin pour se nourrir. Juge de la cohue et de l'indécence. » Le lendemain, on a trouvé « toutes sortes d'immondices dans l'église, des écorces de châtaignes, des coquilles de noix et jusqu'à des pelures de saucisson. C'était pourtant hier vendredi. On est occupé à balayer toutes ces vilénies, ajoute le président. Chacun se fait bien une conscience à sa mode. Dieu nous préserve de ce malheur ! »

Il arrive aussi que les auditoires ne correspondent nullement au genre du prédicateur, ni au sujet traité par lui. Aux Récollets, l'abbé Guyon, suivant son habitude, donne ses fameux sermons avec un talent qui lui mérite l'admiration du président de Mazenod, excellent juge en la matière : « *Ses péroraisons sont admirables, écrit celui-ci ; elles arrachent le cœur et font toujours fondre l'auditoire en larmes. Il a prêché avant-hier sur les philosophes anciens et modernes.*

Hier, il a détruit les calomnies de ces derniers contre la Révélation, qu'il a prouvée d'une manière invincible. Aujourd'hui, il doit démontrer les calomnies des protestants, particulièrement au sujet de la Saint-Barthélemy. Ses discours forts contre les principes sont remplis de ménagements et de la plus tendre affection pour les personnes. » Malheureusement, le pauvre abbé Guyon perd souvent son éloquence, car, ajoute le président, « ce sont surtout les femmes du plus bas étage, qui s'emparent des places et qui... n'entendent rien au sermon, s'y endorment et privent par-là beaucoup de personnes plus cultivées de prendre part à la parole de Dieu. Au sermon contre les philosophes, l'une de ces femmes disait : « Qu'est-ce que ce saint philosophe dont on nous a tant parlé ? » Aussi, pour le 13 février, où doit se donner dans la même église « une prédication sur le triomphe de la Religion sur les incrédules, tant anciens que modernes, « M. de Mazenod prend-il la liberté de représenter à M. Guyon qu'il n'avait pas bien choisi son jour, car c'est demain dimanche et toutes les places des femmes seront envahies par les servantes qui n'y comprendront rien, et qui après avoir fait leur bacchanal ordinaire pendant plusieurs heures s'endormiront depuis le commencement jusqu'à la fin du sermon. ». Mais on se borne à reléguer les dames dans les tribunes, en réservant les nefs aux hommes pour lesquels prêche M. Guyon.

On devine que toutes ces scènes de pugilat, où l'on va jusqu'à se battre à coups de chaises et à s'arracher les coiffes, navrent le curé des Récollets ; complètement débordé, ainsi que ses marguilliers, il s'évertue en vain à faire garder des places pour ses fidèles ; mais l'abbé Guyon « avec son esprit de domination », l'abbé Bourgin, son auxiliaire, avec sa « rusticité », veulent tout régenter. Le résultat a été que le curé, qui ne pouvait rien dire, en a été malade et que grande partie de ses paroissiens n'ont pas pu avoir de place dans son église. Il me semble que les autres missionnaires ne sont ni aussi entreprenants, ni aussi absolus, ajoute le président... Pardonnons-leur ces petites lubies en faveur du bien qu'ils ont fait ici et qui se soutient ». L'excellent abbé Bonnefoy, pour son compte, en tira la même conclusion ; lorsque « dans le cabinet de la sacristie et entre quatre yeux, il se dégonfla, exposa à M. Guyon tout ce qu'il lui avait fait endurer, et ajouta qu'il oubliait tout, attendu les grands biens que la mission avait opérés. »

Les Missionnaires de Provence, qu'on avait chargés de trois paroisses populaires, St-Laurent, les Carmes et St-Victor, purent d'autant moins éviter cohues et désordres qu'on accourait des autres paroisses entendre leurs sermons en provençal ; mais ils s'adressaient à un auditoire plus homogène que leurs collègues parisiens. La prise d'assaut des églises témoigne par elle-même du branle donné à la population, remuée jusque dans ses fondements. D'abord submergés par cette affluence, les missionnaires, à force d'improvisations, réussirent plus ou moins bien à canaliser le flot ; on dédouble les exercices, on multiplie les retraites, on réserve des instructions spéciales aux militaires de la garnison qui, état-major en tête, rivalisent d'assiduité, sinon de dévotion ; aux Pénitents de toute appellation et de toute couleur, qui se succèdent au nombre de 20 000 à St-Martin ; aux portefaix, aux malades des hôpitaux, aux détenus des prisons ; enfin et surtout, des manifestations en plein air permettent de rassembler des foules énormes et enthousiastes. »

### **Le récit de Julie Pellizzone**

Après la présentation d'ensemble faite par Leflon, le regard et la plume d'une certaine Mme Pellizzone (la Mission occupe une vingtaine de pages, pp. 254 - 273, de son *Journal d'une Marseillaise*, connu de Leflon et publié en 1998) ne sont pas sans intérêt. C'est, peut-on dire, le point de vue de l'utilisateur...

« Il est question de missionnaires qui doivent prêcher incessamment et que tout le monde ne voit pas de bon œil, surtout à l'époque du carnaval où nous allons entrer, et, comme à

Brest la populace les a insultés, on veut éviter de pareils inconvénients et l'on assure que les autorités ont décidé qu'ils feraient leur mission dans les églises, mais qu'il n'y aurait aucune cérémonie extérieure.

Le dimanche 2 janvier 1820, l'ouverture de la Mission s'est faite à Marseille par une procession générale qui a commencé à 9 heures du matin et qui n'est rentrée qu'à midi à l'église St-Martin. Elle était composée d'abord de toutes les congrégations d'hommes des différentes églises, de toutes les gazettes de pénitents, savoir les blancs, les gris, les rouges ou carmelins, les bourras ou Bon-Jésus, les bleus, les gris de plomb et puis encore les blancs en grand nombre, les noirs de la décollation de saint Jean Baptiste, etc. J'ignore les noms de ceux que je désigne par la couleur seulement. Tout cela réuni formait une armée de pénitents. Ils étaient suivis par le clergé de toutes les paroisses et la procession était terminée par l'archevêque précédé de tous les missionnaires, au nombre de vingt environ. M. de Bausset revêtu de ses ornements épiscopaux et la mitre en tête ne cessait de donner sa bénédiction à droite et à gauche à la foule qui s'était rassemblée sur son passage et qui garnissait les fenêtres des rues par où il a passé. Il s'est rendu de cette manière à l'église par le Cours (aujourd'hui Belsunce) où l'affluence était grande. Dans le nombre des assistants, il y avait des gens de mauvaise humeur, mais ils ont murmuré tout bas et la cérémonie s'est achevée avec le plus grand calme et la plus grande solennité, malgré tous les bruits calomnieux que l'on fait courir contre l'esprit des missions...

Les missions vont leur train ; on prêche dans toutes les églises deux fois par jour, savoir à 5 heures et demie du matin et à 5 heures et demie du soir. Il y a foule partout à ces deux époques, autant des hommes que des femmes, avec la sage précaution d'avoir séparé les uns des autres par des barrières qui préviennent tous les abus. En outre, la police a une très grande surveillance partout, parce que l'on sait fort bien qu'il y a beaucoup de malveillants qui voient les missions de mauvais œil et qui ne se gênent pas pour le dire et pour l'écrire, en faisant tous leurs efforts pour discréditer les missionnaires le plus qu'ils peuvent. Il n'est pas jusqu'aux personnes qui font voir des crèches qui se plaignent qu'ils n'ont personne, parce que tout le monde va aux missions. En cela, ils ont raison, mais il y en a beaucoup d'autres qui se plaignent qui ont grand tort, car l'objet de la mission a pour but de raviver un peu la religion et la morale parmi le peuple qui en a un très grand besoin.

On a cherché à étendre ce bienfait jusque sur les militaires de la garnison et, depuis le jour de l'ouverture, on ne bat la retraite qu'à 8 heures du soir pour leur donner la faculté d'assister aux exercices des missionnaires.

Outre le sermon, on chante des cantiques, l'on donne la bénédiction et autres exercices de piété. Ce sont des chœurs de jeunes filles qui chantent les louanges de Dieu. Tout cela est très édifiant et je me suis assurée par moi-même que les discours de ces bons prêtres n'offrent rien qui sente la révolte ou la vengeance, comme l'assurent leurs détracteurs. Au contraire, tout ce qu'ils disent est conforme à l'esprit de l'Évangile et tend à l'union, à la paix et au pardon des injures, et nous en avons tant à pardonner !

Le samedi 8 janvier, le temps qui avait été fort doux jusqu'alors, s'est refroidi tout d'un coup et le dimanche matin, le pavé était couvert de neige. Le temps a été dans cette disposition tout le jour et les missionnaires ont annoncé qu'au lieu de faire leur sermon à 5 heures et demie du matin, il aurait lieu à 11 heures, pour les femmes seulement, et à 5 heures et demie du soir pour les hommes. Ils ont fort bien fait de prendre cette mesure, car le lundi matin 10 janvier, il tombait de la neige en abondance et elle a continué de tomber tout le jour de la même force, chose assez extraordinaire à Marseille où l'on n'est pas

accoutumé de la voir en si grande quantité. La nuit du lundi au mardi promet d'en donner encore beaucoup, il fait bien froid... »

Notre chroniqueuse poursuit : « Le vendredi matin, bien froid ; le samedi, pluie tout le jour et dégel et le dimanche, beau, mais froid et une boue glacée. »

« L'effet des missions est incalculable pour ce pays-ci. C'est une passion générale pour tout le public, les églises ne peuvent suffire à contenir la foule, les places sont gardées depuis le matin pour les exercices du soir. On a fait la retraite pour les hommes dans l'église St-Martin et dans celle des Prêcheurs (St-Cannat). Il y a eu d'autres églises désignées pour les femmes, mais comme c'était le fameux orateur Guyon qui prêchait aux hommes, j'ai été privée de l'entendre et je ne puis que répéter ici les éloges que tout le monde fait de ses sermons. On cite entre autres choses que ce missionnaire avait reçu une lettre dans laquelle on lui demandait compte de ce dogme *Hors de l'Eglise, point de salut*, et qu'il offrit dans la chaire d'en donner l'explication à l'auditoire, ce qui fut exécuté quelques jours après. Il y eut une affluence excessive des catholiques, protestants, juifs et autres religions, des royalistes, libéraux, jacobins et autres sectaires. Il fit un discours si beau et si bien accommodé à l'esprit du siècle que tout le monde en a été satisfait, chose bien extraordinaire, mais qui nous prouve que les ecclésiastiques professent cette belle tolérance, compagne de la vraie religion.

Le lendemain fut encore consacré au développement de son système et acheva d'enlever tous les suffrages. Ce M. Guyon est un ancien militaire, il a même été attaché au service de Buonaparte, mais il n'en est pas moins bon chrétien, sans fanatisme et excellent orateur, et c'est bien l'homme qui convient dans la circonstance actuelle. Il a composé de fort beaux cantiques que l'on chante chaque jour aux exercices des hommes comme à ceux des femmes et auxquels je ne trouve qu'un seul défaut, c'est d'être la plupart sur des airs révolutionnaires.

Le 21 janvier, l'anniversaire de la mort du roi (Louis XVI) a été célébré avec toute la pompe imaginable. L'archevêque M. de Bausset a officié à St-Martin, la messe a été chantée en musique et toutes les autorités y ont assisté. Le catafalque était magnifique et chaque église a fait de son mieux. Le testament de Louis XVI a été lu partout, mais il n'y a point eu de discours à ce sujet.

Le soir du même jour 21 janvier 1820, il y a eu grande réunion dans toutes les églises pour y faire l'amende honorable, relative à la Mission. Les autels étaient richement parés, tous les paroissiens avaient envoyé tout ce qu'ils avaient de précieux en fait de vases, chandeliers, argenterie, fleurs, tentures, etc. L'affluence était immense et tous les assistants s'étaient munis d'un cierge qu'ils ont allumé au moment de l'amende honorable, ce qui formait un coup d'œil magnifique de voir tant de milliers de lumières répandues dans l'église indépendamment de celles qui décoraient l'autel. Cette cérémonie avait été précédée d'un sermon analogue à la circonstance et c'est là que M. Guyon s'est signalé d'une manière remarquable. C'est dans l'église des Récollets (aujourd'hui St Théodore) que cet orateur s'est fait entendre. Dès le matin, l'église était pleine, les cantiques ont été chantés comme de coutume ; ensuite il est monté en chaire et a fait un discours relatif à tous les crimes et forfaits de la révolution, au plus ou moins de torts que chacun pouvait avoir eus en ces circonstances malheureuses, au besoin de pardonner mutuellement les uns aux autres et a exigé de l'auditoire que ce pardon fût prononcé à haute et intelligible voix, ce qui a été fait par des cris étouffés par les larmes et les sanglots de tous les assistants. Lui-même, alors, s'est reproché hautement les torts individuels qu'il avait eus et, enfin, dans un moment

d'enthousiasme, il a arraché le surplis dont il était couvert, n'étant pas digne de le porter, a-t-il dit... Jamais discours n'a produit un effet pareil à celui-là et jamais l'éloquence chrétienne n'avait été portée si loin. C'est à la suite de ce sermon que l'amende honorable a été faite pour tous les assistants, chacun un cierge allumé à la main et répétant de cœur la formule prononcée par le prêtre...

La même cérémonie a eu lieu dans toutes les églises en même temps et, ce qui est remarquable, il n'y a point eu d'événement fâcheux, malgré la foule et le grand nombre de feux allumés. Seulement aux Augustins (aujourd'hui St-Ferréol), au moment de la bénédiction, le prêtre qui tenait le Saint-Sacrement eut son surplis brûlé, mais on y porta remède de suite. A Notre-Dame du Mont, les fleurs, qu'on avait placées sur des pyramides garnies de bougies, s'enflammèrent et furent éteintes de suite. On avait placé une grande tente au-devant de la porte de cette église pour que ceux qui n'avaient pas pu pénétrer eussent la faculté de jouir du coup d'œil en dehors.

Les samedis sont consacrés aux confessions de ceux qui veulent profiter de la mission et elles sont si nombreuses qu'elles se prolongent bien avant dans la nuit. Quoique le nombre de missionnaires soit de 22, ils ne peuvent y suffire. C'est M. de Forbin Janson qui est le chef de cette mission. Les restitutions s'opèrent chaque jour... On assure qu'il y en a eu une de 25000 francs ; quant à moi, je n'en ai encore point reçu.

Le dimanche 23 janvier, tous les pénitents ont été réunis dans l'église cathédrale de St-Martin pour assister à l'instruction qui a eu lieu à 8 heures du matin. Ceux des campagnes y sont venus en procession de tous côtés ainsi que ceux de la ville, tous chantant *Parce Domine*. L'après-midi, j'ai été aux Récollets pour tâcher d'entendre M. Guyon, mais je n'ai pu pénétrer.

Le lundi 24, on a commencé une retraite particulière aux Augustins pour les militaires de tous grades à commencer par le général, M. de Damas, les colonels et les autres officiers de la garnison, suivis de leurs soldats et de tous les membres de la Légion d'Honneur, etc. En général, ces messieurs ont grand besoin qu'on leur rappelle un peu les principes de la religion, la soumission envers le souverain, la sainteté des serments, etc. M. de Damas, qui n'a pas besoin de tout cela, n'est pas moins assidu à ces exercices, il prêche d'exemple.

Les missionnaires ont annoncé la cérémonie de renouvellement des vœux du baptême, en invitant les paroissiens à envoyer à l'église tout ce qui pouvait servir à décorer un magnifique reposoir préparé à cet effet dans chaque paroisse. Le jeudi 27 janvier, pour les hommes dans toutes les églises, et le vendredi 28 pour les femmes également partout. La réunion des hommes a été fort nombreuse et la cérémonie très imposante ; quelqu'un qui était placé aux tribunes des Récollets m'a assuré qu'on ne pouvait rien imaginer de plus beau que le coup d'œil des milliers de cierges allumés dans toute l'église, cela ressemblait à une mer de feu. C'est M. Guyon qui a prêché comme à l'ordinaire et qui s'en est acquitté comme de coutume. J'avais eu le plaisir de l'entendre la veille, et j'en ai été extrêmement satisfaite : quoique je fusse placée très loin et très mal, je n'ai rien perdu de son discours dont la morale était excellente. On assure que c'est un faux bruit que l'on avait répandu qu'il avait été militaire. On prétend qu'il n'a jamais servi que le Seigneur. C'est un homme de 38 ans, bien constitué, dont l'organe est fort agréable, les moyens solides et l'esprit fort cultivé. M. de Forbin Janson, que j'ai pareillement entendu, ne réunit pas tous ces avantages quoiqu'il soit fort bon orateur.

Voici la description de la cérémonie du renouvellement des vœux du baptême à laquelle j'ai assisté dans l'église des Récollets, paroisse St-Théodore. Depuis 10 heures du matin, l'église était pleine, je ne pus m'y rendre que vers une heure après-midi, j'eus beaucoup de peine à pénétrer par la porte de la sacristie et je me glissai dans la chapelle de la Ste-Vierge où je fus fort heureuse d'obtenir un petit bout du marchepied de l'autel pour m'asseoir. A 3 heures, M. Guyon monta en chaire et annonça qu'attendu qu'il y avait beaucoup de monde réuni depuis longtemps et une chaleur excessive dans l'église, on allait commencer les exercices. *Nota bene* : ce n'était que des femmes. On commença de chanter des cantiques, et on en chanta beaucoup. Ensuite, l'orateur fit son sermon dont le texte fut le respect humain et la sainteté des engagements pris pour nous au baptême. Après nous avoir exhortés à les renouveler du fond de l'âme, on chanta l'Evangile au maître-autel, et tout le monde alluma ses cierges. On entonna alors le Credo comme à la grand-messe et le prêtre fit au nom de Dieu des questions aux auditeurs, sur leur croyance. Chacun fit sa profession de foi à haute voix, après quoi, le même prêtre, que je crois être le curé, prononça les commandements de Dieu et M. Guyon, toujours en chaire, en faisait l'explication à mesure qu'il les prononçait. C'est à celui « *père et mère tu honoreras* » que je trouve qu'il s'est surpassé lui-même par le tableau touchant qu'il fit des obligations et des devoirs des enfants envers leurs parents et de la tendre sollicitude des mères envers eux. Il exigea ensuite des mères de famille, qui auraient eu à se plaindre de leurs enfants, un pardon général pour tout le passé et ce pardon fut prononcé tout haut. Après quoi, il exhorta les jeunes personnes à remplir envers leurs parents ce commandement dans toute son étendue. Il fit de la sorte une espèce de commentaire sur chaque commandement de Dieu et de l'Eglise, et la cérémonie fut terminée par le *Magnificat* et la bénédiction qui fut donnée au magnifique reposoir où le Saint-Sacrement était exposé. On ne peut se faire une idée de la richesse de ce reposoir, à moins de l'avoir vu. Tout ce que les paroissiens avaient de beau avait été réuni et des centaines de bougies en relevaient l'éclat, entremêlées avec des centaines de vases de fleurs les plus brillantes. Ajoutez à cela l'éblouissante clarté des trois ou quatre mille cierges allumés entre les mains des assistantes et vous aurez une faible idée de cette magnifique cérémonie... Elle a été la même dans toutes les églises et partout les reposoirs ont été superbes. Jamais la pompe religieuse n'avait poussé si loin, car avant la révolution, il y avait plus de simplicité et moins de luxe en tout genre, mais il faut parler aux yeux pour arriver au cœur.

Le dimanche 30 janvier, l'église St-Laurent et celle des grands Carmes (où prêchent les Missionnaires de Provence) ont fait leur procession particulière, composée de paroissiens et paroissiennes, un cierge à la main et chantant des cantiques, tandis que les prêtres chantaient le *Pange lingua* comme aux processions de la Fête-Dieu. C'est l'archevêque, M. de Bausset, qui a porté lui-même le Saint-Sacrement à celle des Grands Carmes et qui a donné la bénédiction à tout le peuple sur la porte de l'église. Cette procession est sortie à 3 heures et est rentrée à 5 au milieu d'une grande affluence rassemblée sur son passage.

### ***La procession de Notre-Dame de la Garde***

Le mardi 1<sup>er</sup> février, à 8 heures du matin, on a été chercher Notre-Dame de la Garde à sa chapelle sur la montagne et on l'a portée en ville. C'est le corps des portefaix qui a eu l'honneur de porter cette effigie de la Sainte Vierge. Les pénitents blancs, qui la portent ordinairement, marchaient en avant de la procession. On l'a conduite de cette manière jusqu'à l'église St-Martin où elle a été placée sur un magnifique trône ou reposoir, dressé tout au fond de l'église en face du maître-autel (à la même place que celui qui avait été fait

pour la cérémonie des vœux du baptême, mais orné d'une manière toute différente et non moins éblouissante). La Sainte Vierge a resté là vingt-quatre heures exposée à la dévotion des fidèles qui ont été en foule la saluer et la prier. Les exercices journaliers de la mission se sont opérés en sa présence comme à l'ordinaire avec un redoublement de ferveur et l'on a annoncé en chaire les cérémonies du lendemain dont voici le détail.

Dès 8 heures du matin, les différentes congrégations de pénitents et les chœurs de musique, en hommes et en femmes de toutes les églises, se sont mis en marche pour se rendre à St-Martin et à 10 heures précises, la procession a commencé de défiler. Elle était composée de pénitents de toutes couleurs, avec leurs riches bannières, leurs guidons, leurs croix, leurs fanaux, etc. La marche était ouverte par les pompiers, le casque en tête, ce qui faisait un bon effet. Pour rendre la procession moins longue, on avait placé les chœurs de musique en paquet dans les rangs des pénitents ; les dames et demoiselles qui composaient ces chœurs étaient toutes vêtues de blanc avec la plus grande propreté et ne cessaient de chanter les cantiques à l'honneur de la Sainte Vierge. Les chœurs des hommes, qui suivaient, étaient aussi entassés dans les rangs des pénitents et chantaient de même. On n'avait point admis d'autres paroissiens à cette procession et, malgré cette précaution, j'ai dit qu'elle a commencé de passer à 10 heures du matin. Et lorsque la statue de la Sainte Vierge est sortie de l'église St-Martin, midi sonnait ; de sorte que la tête de la procession était déjà sur la montagne que la Vierge était encore dans l'église. Une des choses qui allongeait beaucoup, c'est le corps de Saint-Pierre ou des portefaix qui avait été admis en totalité avec leurs bannières et drapeaux et qui ont encore eu la gloire de porter la Sainte Vierge dans cette mémorable occasion. L'effigie était précédée de tout le clergé, des missionnaires, de la musique de la garde nationale et la marche terminée par un détachement de pompiers et de canonnières de ladite garde. Derrière la Sainte Vierge marchait une dame vêtue en noir et pieds nus pour accomplir un vœu qu'elle avait fait.

Dès le matin, la montagne de la Garde était couverte de monde qui attendait l'arrivée de la procession. On avait placé des piquets de troupe de ligne pour empêcher la confusion et le désordre. Le fort était pavoisé de centaines de drapeaux de toutes couleurs : à l'avancée du fort, sur un tertre assez élevé, on avait dressé un arc de triomphe, au milieu duquel était suspendue une croix prête à être placée sur son piédestal. Lorsque la Sainte Vierge a été rendue au haut de la montagne (il était alors 2 heures après-midi), on l'a amenée vers la croix, alors le cordon qui la soutenait a été coupé, et elle a été affermie sur sa base. M. de Forbin Janson, monté sur le piédestal, a fait un discours analogue à la circonstance et, comme il ne pouvait être entendu de la multitude qui couvrait la montagne, d'autres missionnaires placés sur les différents oratoires en faisaient autant pour ceux qui les entouraient. Après quoi, les chants sacrés se sont fait entendre et la bénédiction a été donnée en plein air du haut de la forteresse au son de la musique et des boîtes. »

Le *Précis historique de la Mission de Marseille* nous précise le thème de la prédication (pp. 38-39) : « Les missionnaires ont voulu profiter de cette belle journée pour relever la croix qui avait été abattue durant le règne de l'athéisme révolutionnaire, et c'est au moment où l'on allait procéder à l'exaltation de cette croix, à laquelle est attaché tout le mystère de la rédemption du genre humain, que M. l'abbé de Forbin Janson, chef des missionnaires, électrisé par l'aspect des lieux et par ce concours innombrable de fidèles, a improvisé un discours des plus éloquents sur les douleurs de Marie, pleurant au pied de la croix la mort de son fils. Nouveau Bridaine (grand prédicateur de missions au siècle précédent), on l'a vu faire planer une voix sonore et retentissante sur toute cette nombreuse assemblée, et un

vent favorable la reportant jusqu'au pied de la montagne, l'âme de tous les spectateurs en a été violemment émue ou brisée. Comme autrefois l'envoyé de Dieu sur le mont Sinaï, ses paroles n'avaient plus rien de terrestre, c'était un apôtre inspiré par la vue sublime de la croix. Hommes vains et incrédules, auriez-vous pu assister à une pareille cérémonie sans vous convertir ?... Rappelez-vous longtemps la procession de la Vierge de la Garde, et tout espoir de miséricorde et de salut pour vous n'est point encore entièrement perdu... »

Nous revenons à Mme Pellizzone : « Voilà le récit tout froid de cette cérémonie, mais si on voulait essayer de rendre l'effet qu'elle a produit sur l'imagination des assistants, il faudrait une autre plume que la mienne ou pour mieux dire, il n'y a que le pinceau d'un artiste exercé qui puisse représenter une faible image de ce majestueux tableau. Qu'on se figure cette montagne couverte d'un peuple immense, ces groupes de pénitents de différentes couleurs, ces ornements magnifiques comme bannières, croix, fanaux dorés, etc., frappés par les rayons du soleil, cette belle effigie de la Vierge dominant sur tout le reste, ce silence religieux observé par tant de milliers d'individus, ces chants sacrés se prolongeant au loin et retentissant dans les cavités de la montagne, ces chœurs de jeunes filles vêtues de blanc célébrant les vertus de Marie, ces discours, ce zèle de ces bons missionnaires, l'attendrissement, le respect de cette foule immense qui fut tant égarée et que l'on cherche à remettre dans le bon chemin. Comment donner une idée de tout cela ? Il faut l'avoir vu pour en sentir toute la force. Heureux ceux qui l'ont vu et plus encore ceux qui ont profité de la morale et des efforts des respectables apôtres qui veulent à tout prix nous rendre à la vertu ! *Nota bene* : le ciel le plus pur, l'air le plus doux accompagnaient tout cela, il faisait chaud, ce jour-là. » Le *Précis* ajoute : « La quête de la veille, faite au profit des pauvres, fut encore continuée durant la procession. »

Nous quittons notre chroniqueuse pour citer un extrait de la lettre du P. de Mazenod à Suzanne (EO 6, 68) : « Fais-toi raconter par Chappuis la magnifique cérémonie qui a eu lieu aujourd'hui. Il m'a semblé voir des yeux du corps N. S. Jésus-Christ, quand du haut du fort de N. -D. de la Garde nous l'avons présenté à l'adoration de cinquante mille personnes prosternées qui jonchaient la montagne. Je n'ai jamais vu de plus beau coup d'œil et j'ai rarement éprouvé de plus douces émotions. J'avais le bonheur de toucher l'ostensoir au moment où le soleil de justice écliprait l'astre du jour. Il ne peut y avoir de plus beau jour dans la mission sous le rapport de l'effet religieux. »

Nous retrouvons Mme Pellizzone : « Le dimanche 6 février, l'église de St-Victor (où prêchent les Missionnaires de Provence) a fait sa procession relative à la Mission. On avait fait un superbe reposoir sur le boulevard Bourbon (aujourd'hui cours Puget) à la place où était jadis la colonne, je n'ai vu ni l'un ni l'autre. Les restitutions se font toujours de plus en plus, ma belle-sœur en a reçu une de la somme de 60 F. Il n'y a rien que moi qui attends sans voir venir. »

### ***Préparatifs pour le Calvaire***

« On prépare le Calvaire où on doit placer la grande Croix de la Mission, c'est sur la place où était jadis l'église des Accoules, devant le Palais, tout contre les restes d'une chapelle qui était adossée au clocher qui existe encore. On a fait une quête pour les dépenses de cet objet : plusieurs personnes ont donné des sommes assez conséquentes et le grand nombre a contribué peu ou beaucoup, mais il y a des gens qui ont refusé absolument et l'on cite de ce nombre M. B. et plusieurs autres. La plupart des ouvriers qui travaillent à cet édifice fournissent leur main-d'œuvre gratis. Quoique le résultat de la quête ait été très

considérable, le magnifique Christ qui doit être placé là est venu de Nantes. Il est déposé chez M. de Panisse, on le dit très bien sculpté, je ne l'ai point encore vu. On devait faire la grande procession de cette croix le mercredi des Cendres, mais cela a été renvoyé par plusieurs raisons dont la principale est que le Calvaire n'est pas fait.

En attendant, il y a chaque jour quelque cérémonie nouvelle qui occupe l'esprit public. La foule est toujours plus grande aux églises et le lendemain du jeudi gras, j'étais aux Augustins (St-Ferréol), la chaleur était si forte qu'une douzaine de filles ou femmes se sont trouvées mal, les unes après les autres. Et comme l'on prêchait ce soir-là sur l'enfer, il y a une jeune fille qui s'est montée l'imagination au point qu'elle a eu des attaques de nerf et qu'elle hurlait dans l'église. On aurait dû la faire sortir, mais point du tout, on a entonné le *Parce Domine* afin de couvrir ses cris. Une autre s'est trouvée mal tout près de moi, je me suis aidée à la porter dehors et ne suis plus rentrée. C'est le père Charles qui fait chaque soir l'instruction aux Augustins, ensuite, il y a le sermon, et le plus souvent, c'est un M. Ferrail qui prêche. C'est un fort bon prédicateur, il n'a pas autant de feu que M. Guyon, mais il a une belle diction et beaucoup de noblesse dans les gestes.

Les derniers jours de carnaval ont ressemblé à la semaine sainte, tout le monde aux églises, fort peu au bal. Aussi les marchands de masques et autres gens qui par état profitent de cette époque murmurent beaucoup. Le jour des Cendres, les églises étaient ouvertes à 3 heures (du matin) et les exercices commencés de sorte que la promenade d'Arc (promenade traditionnelle des Marseillais pour le carnaval) n'a presque pas eu lieu, c'est dire qu'il n'y avait que des hommes et point de voitures. Messieurs de Villeneuve et de Montgrand (le préfet et le maire) se promenaient à pied.

On avait projeté de faire dresser un autel au milieu du cimetière et de distribuer là les cendres, mais cela n'a pas eu lieu. Il y a de temps en temps des communions générales, tantôt des hommes et tantôt des femmes. Le jeudi 17 février, il y en a eu une pour les femmes le matin, et le soir, la consécration à la Sainte Vierge dans toutes les églises excepté St-Laurent, St-Victor et les Grands Carmes où les exercices se font en langue provençale et où les cérémonies ne sont pas faites le même jour. Celle de la consécration a été fort belle. Il y avait aux Augustins un reposoir encore plus beau que ceux qu'on avait faits jusqu'à présent, au haut duquel était placée la grande statue de la Sainte Vierge, comme au sommet d'une pyramide, accompagnée de deux anges à genoux de grandeur naturelle, le tout accompagné d'une prodigieuse quantité de cierges, de vases de fleurs, chandeliers et autres ornements magnifiques, le tout placé sous un baldaquin de la plus grande élégance, surmonté d'un panache blanc et dont les rideaux de la même couleur étaient soutenus aux quatre coins du chœur et laissaient à découvert quatre colonnes torses formant les quatre coins du reposoir.

Je ne ferai point la description de la fête de la consécration à la Sainte Vierge, je ne pus entrer dans aucune des églises où on la faisait, à cause de la foule, et je ne trouvai à pénétrer que dans l'église des Grands Carmes où l'on fit une cérémonie différente, ce même soir, et dont je donnerai une idée. (*Deblieu est responsable de la mission pour cette église*). Après les cantiques chantés comme dans les autres églises, un missionnaire monta en chaire et fit l'instruction familière en langue provençale dans laquelle il exalta beaucoup la puissance du souverain pontife et la grandeur du bienfait qu'il nous a accordé par l'envoi d'une bulle portant indulgence plénière pour ceux qui gagneront la Mission. Il annonça de plus qu'on allait en faire la lecture avec les cérémonies convenables. En effet, le clergé de cette église se mit en procession dans l'intérieur seulement, portant la bulle sous le dais et chantant le

*Benedictus*. Après avoir fait le tour de l'église de cette manière, quatre prêtres en chasuble montèrent à la chaire et, à la clarté de deux flambeaux, chantèrent la bulle en latin, après quoi on fit l'explication en provençal. Ensuite, on se remit en procession, chantant le *Te Deum*. Arrivés à l'autel, on donna la bénédiction comme à l'ordinaire, on pria pour le roi, etc. Le missionnaire remonta en chaire tout seul, fit la bénédiction des chapelets et des croix, fit réciter diverses prières en provençal et il était plus de 9 heures du soir quand tout cela fut fini.

Le 18 février, on a fait une nouvelle cérémonie, suite de celle du 17, c'est la consécration des enfants à la Sainte Vierge. L'ordre avait été donné à toutes les mères de famille d'apporter ou d'emmener leurs enfants en bas âge à 10 heures du matin. En effet, l'église s'est trouvée remplie de ces petits individus de tout sexe et de tout âge, même ceux au maillot... La foule était considérable, malgré ce, il y avait encore assez de calme pour entendre la voix du prêtre qui a fait une exhortation aux enfants sur leurs devoirs envers leurs parents, sans oublier les devoirs des parents envers leurs enfants. On a fait réciter à haute voix leurs prières journalières et demander pardon à leurs parents des torts qu'ils pourraient avoir eus envers eux. Ensuite, on les a consacrés à la Sainte Vierge par une formule qu'ils ont répétée après le prêtre et que les mères ont prononcée pour ceux qui ne parlent pas encore (l'effigie de la Sainte Vierge était placée sur le haut du reposoir en forme de pyramide, comme je l'ai décrit plus haut). Après cela, tous les enfants en état de marcher se sont mis en procession, un cierge à la main, les garçons d'abord, les filles ensuite, après quoi les mères portant leurs nourrissons autour d'une statue de la Vierge placée sous un arc de triomphe en fleurs et feuillage. De cette sorte, ils sont sortis de l'église et chaque procession a fait le tour de sa paroisse en chantant les cantiques de la Mission. C'est à midi, à peu près, que cette procession s'est effectuée dans chaque quartier. On est ensuite retourné à l'église où la bénédiction a été donnée, et la cérémonie terminée par une exhortation. Le soir, il y a eu l'exercice comme à l'ordinaire et l'on a annoncé une communion générale, pour les hommes seulement, dimanche prochain. »

C'est ce même soir, vendredi 18 février, que s'est répandue à Marseille « l'horrible nouvelle de l'assassinat du duc de Berry. » Nous y reviendrons plus loin.

« Le mercredi matin 23 février, il y a eu la communion générale pour les femmes, elles ont été en plus grand nombre que les hommes. A l'église St-Martin, c'est l'archevêque M. de Bausset qui a donné la communion. Aujourd'hui jeudi 24, Monseigneur donne la confirmation dans la même église cathédrale.

Jeudi soir, on a arrêté un homme qui s'était présenté chez M. Guyon, l'un des missionnaires, l'on ne sait pas précisément pourquoi. Soudain le bruit s'est répandu qu'on avait tenté d'assassiner ce digne prédicateur de la foi. J'ai peine à croire cette atrocité, mais le même soir une scène qui a eu lieu au chemin de la Madeleine prouve évidemment qu'il y a bien des gens qui cherchent le désordre. On dit que des prêtres du séminaire, venant de ce côté, ont été rencontrés par des jeunes gens en cabriolet qui les ont insultés et assaillis de coups de fouet, que la populace s'est attroupée et des gendarmes, qui se trouvaient là, les ont arrêtés. Quoi qu'il en soit de ce fait, il est certain que les esprits sont fort échauffés, qu'il circule des bruits abominables et que les gens de bon sens craignent que la plantation de la Croix annoncée pour dimanche avec la plus grande pompe ne soit troublée par la jactance de quelque malfaiteur. »

## ***La grande célébration de la Croix***

« Vendredi matin 25 février, on a célébré dans toutes les églises des missions un service funèbre pour l'âme des fidèles morts qui sont encore dans le Purgatoire. A St Martin, il y avait le même catafalque des cérémonies ordinaires. » Le samedi matin 26, ce furent les ordinations sacerdotales.

« Toute la journée de samedi a été employée aux préparatifs de la procession de demain. On annonce des choses extraordinaires, tous les missionnaires sont en mouvement. M. Guyon dirige tout. La force armée et la police prennent leurs mesures pour éviter les accidents et les jactances des trouble-fête. Les arcs de triomphe s'élèvent de toutes parts, les guirlandes de feuillage reparaissent comme aux beaux jours de 1814 (on fêtait alors la chute de Napoléon et le retour du roi.) Mais hélas ! elles sont tressées avec un crêpe funèbre (à cause du deuil du duc de Berry) !... Un autel immense est dressé à la plaine St Michel, l'archevêque y célèbre la messe en plein air. Après lui, plusieurs autres messes seront dites au même autel afin que tout le peuple puisse y assister avant la procession qui doit sortir à 9 heures du matin et durer tout le jour. Toutes les rues de son passage sont tendues de pavillons de toutes couleurs, ce qui fait un coup d'œil fort agréable, surtout de la Porte d'Aix à la Porte de Rome qui ressemble à une immense prairie de toute sorte de fleurs suspendues dans les airs. Toutes les fenêtres sont décorées de rideaux blancs et de drapeaux de la même couleur, surmontés du crêpe funéraire.

Les premiers rayons du soleil, qui a paru d'abord dans tout son éclat, le dimanche matin 27 février, ont éclairé les repositoires et les arcs de triomphe qui avaient été perfectionnés pendant la nuit au clair de lune. Je n'en ferai point la description, je dirai seulement qu'il y en avait un fort beau à la place de Noailles devant le logis de l'archevêque, un autre encore plus recherché au milieu du Cours, entre les fontaines des Méduses, et un très élégant à la croisière du Cours, de la Canebière et de la rue de Noailles. Celui-ci était formé par un baldaquin garni de blanc et de feuillage suspendu dans les airs et d'où partaient quatre rideaux blancs qui venaient s'appuyer sur quatre colonnes de la même couleur, entourées ainsi que leurs bases de guirlandes de feuillage. Ces colonnes étaient surmontées d'un drapeau blanc chacune, dont le bout offrait un gros bouquet d'immortelles et une cravate de crêpe noir. Le dessous de ce baldaquin était vide pour servir de passage à la procession, mais une couronne d'immortelles était suspendue au-dessous pour figurer sur la tête du Christ, qui a été arrêté dessous un bon quart d'heure au retour de la Plaine, vis-à-vis des fenêtres de la maison.

A 8 heures du matin, la garde nationale était sous les armes et dans la plus belle tenue. Chaque bataillon avait sa mission particulière, soit pour border la haie, pour accompagner les autorités, pour garder les places où la procession devait stationner et surtout pour fermer toutes les avenues qui conduisent vers le port afin d'éviter que la foule ne se jette de ce côté pour voir embarquer la Croix et qu'il n'en résulte quelque malheur.

Pendant que la force armée prenait ces mesures, tous les individus qui devaient composer la procession se rendaient à l'église de St-Martin, munis de billets de cortège afin de pouvoir entrer ; mais la cathédrale a été insuffisante, les femmes seules ont pu y tenir ; les hommes, les pénitents et autres personnes du cortège ont resté sur la place. Enfin on s'est mis en marche par la rue Ste-Barbe pour se rendre à la Porte d'Aix où la Croix était placée sur une machine énorme dont voici la description. Quatre madriers de la plus forte espèce, attachés à distance l'un de l'autre, formaient une espèce de brancard propre à recevoir quatre rangs de porteurs. Sur l'un des bouts de ce brancard était placé un autel qui servait

d'appui à la Croix, couchée sur toute sa longueur, mais en pente douce, dont le haut portait sur l'autel et le pied sur les traverses du brancard. Cette Croix, fabriquée à Marseille, a reçu le fameux Christ venu de Nantes par ordre des missionnaires et ce Christ est fort bien sculpté. Il est de taille colossale et la Croix a un pied carré d'épaisseur et longue à proportion. L'ensemble de cette masse, c'est-à-dire la Croix, l'autel et le brancard pèsent 72 quintaux et c'est ce colosse qu'il a fallu transporter dans tous les endroits les plus éloignés du centre de la ville. Cette opération s'est exécutée par le moyen de plusieurs brigades de 120 hommes chaque, qui garnissaient les quatre rangs du brancard et se relevaient de distance à distance. Les plus riches particuliers de la ville ont brigué l'honneur d'être du nombre de ces porteurs de la Croix : il y a eu des brigades de gardes nationaux en uniforme et quelques-unes de portefaix.

C'est donc de la Porte d'Aix que la procession entière s'est mise en marche pour suivre dans toute sa longueur l'immense rue qui conduit à la Porte de Rome et voici comment elle était composée. La gendarmerie à cheval ouvrait la marche et avait assez de peine à écarter la foule ; la cavalerie de la garde venait ensuite, dans la tenue la plus brillante, le casque en tête. Les sapeurs et tambours suivaient les dames et demoiselles de toutes les paroisses de la ville, tant celles qui chantent habituellement que les autres paroissiennes, toutes en blanc et sur quatre rangs de front, c'est-à-dire de chaque côté de la procession double. Elles avaient au lieu de cierge une croix à la main et le livre des cantiques. Ce cortège magnifique a défilé pendant un temps considérable et je ne crois pas qu'on ait exagéré quand on assure qu'on a distribué quinze mille billets de cortège. Après cette longue série de femmes vêtues de blanc, toutes avec des voiles et ne cessant de chanter les plus harmonieux cantiques, on apercevait une statue colossale de la Vierge de douleur, revêtue d'une mante de velours noir brodée en or, portée au milieu de la procession et suivie par un cortège de dames vêtues de noir, un peu moins long que celui des dames en blanc. Après venaient les hommes de toutes les paroisses et de toutes les congrégations, choristes et autres, et le corps des portefaix, très considérable à Marseille, tous une croix à la main. Au milieu d'eux marchait un vieillard portant une assez grosse croix sur les épaules et figurant Jésus-Christ montant au Calvaire, chargé de sa croix. Venaient ensuite toutes les gazettes de pénitents, tant de la ville que de la campagne, ce qui allait à l'infini, les blancs du St-Esprit, les blancs de la Trinité, les lazaristes, les gris, les carmelins, les bourras, le Bon-Jésus, les noirs de St-Jean, les bleus et tant d'autres dont je ne puis donner les noms, tous en grand nombre et tous une croix à la main et chantant le *verita regio* (probablement *Vexilla Regis*). Venaient ensuite les Frères des Ecoles chrétiennes, puis le clergé de toutes les paroisses, les missionnaires, puis la musique de la garde précédant immédiatement la machine où reposait la Croix portée comme je l'ai dit par 120 hommes et suivie par l'archevêque, le maire, le préfet, le général et toutes les autorités civiles, militaires et judiciaires.

C'est dans cet ordre que la procession a longé la rue d'Aix, le Cours et la rue de Rome, au milieu d'une foule immense, retenue de chaque côté par un rempart de gardes nationaux et de troupes de ligne... (On omet la liste des rues parcourues.) L'archevêque a béni la Croix à l'autel de la Plaine et l'on a abrégé les cérémonies, attendu une pluie constante qui a commencé au moment de la sortie de St-Martin et qui n'a presque pas discontinué tout le jour. Malgré cet inconvénient, tout s'est effectué dans le plus grand ordre. Personne n'a quitté son poste. Les femmes, si délicates par leur tempérament, ont supporté pendant des heures l'humidité de leurs vêtements et celle du pavé avec le plus grand courage. Les prêtres et l'archevêque lui-même sans parasol ont donné l'exemple, et plusieurs missionnaires, M. Guyon à leur tête, sont venus diriger l'arrangement de la procession sur

la Canebière. Là, lorsque toutes les femmes habillées de blanc ont été arrivées, on les a fait stationner depuis le Cours jusqu'au Cul-de-Bœuf (aujourd'hui place Gabriel Péri, près du Vieux-Port), en se serrant dans le milieu de la Canebière, chantant sans cesse leurs cantiques. Les hommes et les pénitents ont passé à droite et à gauche et se sont même arrêtés pour la plupart, de sorte que la Canebière offrait l'ensemble de la procession d'un coup d'œil sur plusieurs rangs.

La musique et les tambours sont venus attendre la Croix sous le baldaquin du bout du Cours, ainsi que la brigade des porteurs qui devaient relever. C'était presque tous des grenadiers de la garde nationale. Le Christ étant arrivé là, s'y est arrêté un quart d'heure : les porteurs, qui ont quitté en cet endroit, étaient tous des gens de haut parage, vêtus de noir, dans la plus grande tenue. Ils ont cédé leur place sous le brancard aux grenadiers, et c'est M. Laforêt, chef de bataillon de la garde, qui commandait le mouvement de cette masse imposante. Lorsqu'elle a repris sa marche, les rangs de la procession étaient ouverts sur la Canebière et la Croix, entourée du clergé seulement et précédée par la musique, a continué majestueusement sa route au milieu des chœurs de femmes, jusqu'au bord du quai, suivie de l'archevêque et de toutes les autorités. Arrivée là, on a fait tourner la machine, la face du Christ tournée vers la ville et tout le cortège a passé sur un pont volant pratiqué à cet effet pour arriver sur les pontons préparés pour le recevoir. Le pont a été enlevé de suite, pendant que M. de Forbin prononçait un discours, ensuite duquel l'archevêque a béni le port et tout le peuple, à grand peine contenu par la garde et la troupe de ligne. Ce sont les marins qui ont porté la Croix sur les pontons. Le port était garni de bateaux qui ont accompagné le voyage de la Croix. »

Rambert (I, pp. 309-310) raconte : « Au quai de la Canebière, une compagnie de 120 capitaines marins au long cours se plaça sous le brancard de la croix, qu'ils embarquèrent, au bruit du canon des forts, sur un immense radeau où furent également reçus l'archevêque, tout le clergé et les autorités qui avaient suivi, en grande tenue, la procession. Le radeau s'avança lentement sur les flots, ayant à sa gauche les nombreux marins du port, qu'on avait rangés du côté sud, et à sa droite la procession qui se déroulait en rangs serrés sur le quai du nord. Les navires étaient magnifiquement pavoisés et, des ponts comme du haut des vergues, la croix était saluée à son passage par des cris enthousiastes. Ces acclamations, ces chants, ces fanfares, ce roulement des tambours, ces salves d'artillerie des deux forts, cette foule innombrable sur terre et sur mer, ces oriflammes et ces pavillons aux couleurs variées, enfin cette splendide manifestation des sentiments de tout un peuple chrétien, étaient d'un grandiose inexprimable. Rien de plus éblouissant pour le regard, rien de plus saisissant pour le cœur. *On se serait cru transporté dans un monde transfiguré ; on aurait dit une vision de ce grand jour où les élus feront cortège à la croix dans son éternel triomphe, écrit Jeancard.* »

Citons à nouveau Pellizzone : « Ce voyage s'est terminé à la place de la Loge au-devant de laquelle les pontons ont été amenés par des bateaux à la rame. Arrivés là, ils se sont arrêtés en face de l'Hôtel de ville, et M. de Mazenod a prononcé un discours en langue provençale, en faveur des marins et de leurs familles rassemblés dans les bateaux du cortège, après quoi les cris de « *Vive le roi* » « *Vivent les Bourbons* » se sont fait entendre de toutes parts. On a béni les chapelets et, pendant toute ces cérémonies, le pont volant a été rétabli et la Croix et son cortège sont descendus sur la place de la Loge, où des bataillons de la troupe et de la garde étaient en bataille et battaient aux champs, et de là, par la rue de la Prison, sont arrivés à la place des Accoules, autrement dite du Palais. C'est encore les marins qui l'ont montée dans cette rue difficile et qui ont fait agir les machines pour l'élever au-dessus du

Calvaire qui n'est point encore achevé, de bien s'en faut, mais où l'on avait pratiqué les moyens de placer la Croix sans nuire à la construction de l'édifice. Lorsqu'elle a été affermie sur sa base, elle a reçu les hommages de tous les assistants, composés du clergé, des autorités et d'un petit nombre de personnes privilégiées, car ainsi que je l'ai dit plus haut, toutes les avenues avaient été gardées et la foule n'avait point pénétré jusque là. Mais un coup d'œil vraiment unique, c'était celui des pénitents de la Trinité ou Rédemption dont la chapelle est attenante au Calvaire, et qui étant arrivés là, s'étaient placés sur une muraille qui domine la place, avec leurs fanaux, leurs bannières et leurs croix, et ont assisté de cette manière à la plantation de la Croix, qui a été accompagnée d'un discours analogue, prononcé par M. de Forbin.

Lorsque tout a été terminé, on n'attendait plus que la bénédiction de l'archevêque, mais il a témoigné le désir de la donner du haut de cet antique clocher des Accoules, d'où son digne prédécesseur, M. de Belsunce, la donna au peuple marseillais dans une occasion bien triste et bien mémorable en 1720, époque de la peste. Aussitôt, la porte du clocher a été ouverte, l'infatigable prélat a gravi les marches ruinées d'un escalier presque entièrement encombré et, suivi de quelques prêtres, est enfin parvenu à la galerie de fer qui règne au haut de la tour. C'est de là que M. de Bausset a renouvelé, au bout d'un siècle, cette auguste cérémonie de la bénédiction de tout le peuple de Marseille, cérémonie d'autant plus imposante que les premiers magistrats de la ville étaient prosternés au pied de la tour attenante au nouveau calvaire, bâti sur les ruines d'une église qui existait en 1720 et qui n'existe plus grâce aux vandales du XVIIIe siècle. Telle a été la fin de cette belle journée à jamais mémorable pour la ville de Marseille et dont nous devons conserver le souvenir et le transmettre à nos enfants. »

### ***L'assassinat du duc de Berry***

Il nous faut revenir sur cet événement et son retentissement. Le duc de Berry était le deuxième fils du comte d'Artois, futur Charles X, frère des rois Louis XVI et Louis XVIII. Un des problèmes majeurs, sinon le problème majeur d'une famille royale est celui de s'assurer une postérité à chaque génération, et en France, une postérité masculine. Plusieurs couples de la famille étaient manifestement stériles. Le seul espoir était du côté du duc de Berry, papa de plusieurs filles, ce qui laissait espérer qu'un jour naîtrait un garçon. Assassiner le duc de Berry, c'était mettre une fin définitive à la famille des Bourbons, à qui, dans la mentalité de beaucoup, Dieu lui-même avait confié la royauté en France. On parlait de *légitimité de droit divin*, ce que confirmait le sacre royal à Reims. Le retour de Louis XVIII et la restauration de la dynastie avaient donc tout ensemble valeur politique et valeur religieuse. Les historiens notent tous que l'assassin voulait vraiment mettre un terme à cette histoire politico-religieuse de plus de 800 ans.

*Le Précis de la Mission de Marseille* (pp. 52-53) raconte que, dans la célébration à St-Martin, l'archevêque « paya un tribut de regrets à la mémoire de cet infortuné prince tombé sous le fer d'un lâche assassin et formant à lui seul tout l'espoir et l'orgueil de la France, sous le rapport de la perpétuité de la dynastie régnante. Les sanglots étouffèrent bientôt sa voix et tout l'auditoire versa un torrent de larmes. Quel spectacle que celui de voir environ 4000 hommes réunis dans la même enceinte et plongés dans les pleurs, la consternation et le désespoir, à la nouvelle du crime le plus horrible et le plus audacieux que la scélératesse d'un monstre vomi par les enfers ait pu concevoir et exécuter ! La ville excellente et fidèle ne pouvait que ressentir bien vivement cette perte irréparable, en songeant surtout au triste veuvage de cette princesse que Marseille avait saluée la première du cri si français de

*Vivent les Bourbons, vive la duchesse de Berry*, lors de son arrivée dans ses murs. Mais le ciel, apaisé par tant d'illustres victimes de la même famille, arrêtera peut-être pour longtemps la marche du char funèbre de nos princes. Et nous osons concevoir la douce espérance de voir renaître le héros que nous venons de perdre, dans le nouveau rejeton de la tige sacrée des lys, que les prières du roi-martyr (Louis XVI) obtiendront sans doute du Ciel, pour le repos de la France, et par l'intercession de Marie, cette protectrice si vénérée des Français, et la source la plus pure des bienfaits célestes. »

La nouvelle de l'assassinat du duc de Berry à Paris le 13 février 1820 mit cinq jours pour être connue à Marseille, alors en pleine mission. Voici ce qu'en écrit Leflon (II, pp. 124-126) : « Le crédit dont jouissait le Supérieur auprès des portefaix et dans les rues avoisinant le port lui permit d'intervenir efficacement, pour empêcher des représailles sanglantes, lorsqu'on apprit l'assassinat, car c'était surtout des milieux populaires, au royalisme très exalté et aux passions si violentes, qu'on pouvait craindre les pires excès contre les anciens révolutionnaires et les libéraux bourgeois. Le premier mouvement fut de « *venger sur leurs personnes le prince que nous pleurons*, » écrit le président. « Heureusement, relate Mgr Jeancard, les vieux quartiers, qui menaçaient de se lever pour exécuter de telles pensées, étaient en ce moment évangélisés par les Missionnaires de Provence, et la religion, seule capable de retenir les bras prêts à porter les coups, était dans ces quartiers plus puissante que jamais. Aussi, c'est au nom de la religion que M. de Mazenod intervint pour conjurer le danger. Tout en maudissant le crime qui plongeait la France dans le deuil, il fit entendre des paroles de paix et de mansuétude évangéliques du haut de la chaire de St-Laurent ; puis il tint le même langage dans l'église des Carmes et, après l'exercice du soir, il parla dans les groupes qui se formaient dans les rues. Il fut écouté partout avec une religieuse déférence et parvint à calmer des passions terribles qui, bouillonnant au sein des masses populaires, allaient les faire déborder avec fureur dans la cité. Quelques jours après, les hommes des Carmes et de St-Laurent disaient que c'était lui seul qui les avait retenus. » (*Mélanges*, pp. 117-118).

Dans les paroisses bourgeoises, moins portées aux voies de fait, les Missionnaires de France multiplièrent des exhortations analogues. Mais si, grâce aux efforts conjugués des prédicateurs, le calme extérieur régna dans la ville, l'émotion fut si vive que « *beaucoup d'hommes se sont déterminés à différer la communion, à laquelle ils se préparaient pour dimanche* », écrit M. de Mazenod le 22 février. Dans un rapport au ministre de la guerre, le baron de Damas, commandant la 8<sup>e</sup> division militaire, estime à deux ou trois mille le nombre des abstentions dues aux « *sentiments violents que l'assassinat de Mgr le duc de Berry* » inspirait. « *Néanmoins, le nombre des communions s'est élevé de sept à huit mille.* » Le général tirait de cette statistique la preuve que des désordres menaçaient.

L'opinion publique ne manqua pas d'attribuer aux exhortations et à l'influence des Pères le maintien de la tranquillité en ces circonstances critiques. Une lettre de M. de Mazenod à Fortuné (22 février) se montre catégorique sur ce point ; le président regarde même comme providentiel qu'on ait ouvert la mission dès janvier, car, si celle-ci n'avait eu lieu qu'en carême, comme le demandaient instamment les curés de Marseille, elle aurait à peine commencé depuis deux jours, quand la funeste catastrophe est arrivée. Pour lors, les missionnaires n'auraient pas été connus et ils n'auraient pu inspirer au peuple les sentiments ordonnés par la religion. « *Juge de là où en serait la ville de Marseille et tout ce que le peuple se serait permis contre bien des gens, puisque à la fin de la mission et avec tout le crédit qu'ont acquis les missionnaires, on a tant de peine à contenir ce peuple et à le retenir dans les bornes prescrites par la loi de Dieu* ». Tout en déclarant qu'à son avis le peuple se serait borné à « *des*

*propos, des cris peut-être, mais que toute violence eût encore été prévenue pour cette fois* », le baron de Damas, rassuré après coup, n'en reconnaissait pas moins que « *beaucoup de gens sensés* » reportent sur la mission tout le mérite d'avoir empêché les troubles. Sans doute doit-on tenir compte des mesures énergiques que le général avait prises et qu'il tient à faire valoir auprès du gouvernement royal ; mais l'opinion publique ne se trompait nullement en rendant hommage aux « *anges de paix* » qui secondèrent puissamment l'administration « *dans ce jour funeste de malheurs et d'éternels regrets pour le France* », comme l'écrit dans le style de l'époque le *Précis historique de la mission de Marseille*. Ce résultat à lui seul suffirait à prouver le succès de leurs prédications et le bienfait de leur influence. « *On est forcé de convenir que la mission réussit à Marseille* », avouait le lieutenant-colonel de gendarmerie Ravier, qui lui était pourtant hostile, dans un rapport au ministre de la Guerre.

Julie Pellizzone (p. 266) confirme cette opinion : « Je pense que si le peuple de Marseille, bouillant comme il est, ne s'est pas porté à quelque extrémité fâcheuse à la nouvelle de la catastrophe de Paris, il faut en rendre grâce à la Mission, qui, ayant tourné tous les cœurs vers la patience, la résignation, le pardon des ennemis, etc., a nécessairement amorti le sentiment de la douleur et l'esprit de vengeance : la garde nationale a fait le reste. »

### ***D'autres informations sur la mission***

A ces récits bien typés, il semble utile d'ajouter d'autres points de vue, aidant à mieux percevoir toute la complexité de l'événement qu'a été la mission de Marseille.

Dans le tome II de son ouvrage très complet *Les Missions religieuses sous la Restauration* Sevrin consacre de longues pages à Marseille 1820. Je retiens seulement ici une notice sur l'opposition d'un *libéral*, pp. 482-483. « La mission de Marseille allait trouver sur place un adversaire assez redoutable en la personne d'un publiciste, Alphonse Rabbe, dont l'évolution surprit. Ce basque de 33 ans passait jusque-là pour être dans les bons principes, ayant servi les Bourbons d'Espagne et souffert même la prison durant les Cent-Jours. Libéré à la Restauration, il vint s'établir à Aix comme avocat. On lui reconnaissait alors un talent de penseur et d'écrivain. Dès que l'archevêque d'Aix, par lettre du 13 novembre 1819, eut annoncé les exercices pour le début de janvier, Rabbe prit position par une *Lettre à un ami*, où il accusait les missionnaires d'être des agents de guerre civile, des fauteurs de discorde, et annonçait à son tour la création d'un journal, *le Phocéén*, fait tout exprès pour les combattre. Il les combattit en effet avec acharnement, et dans ce journal, et dans une brochure satirique au pseudonyme transparent : *Histoire miraculeuse et véritable de la grande mission de Marseille... par le Rév. P. Rablot, Récolet*. Le préfet le signale, au cours de cette campagne, comme poussé, soutenu et même payé par des chefs du parti ultra-libéral de Paris.

Dès lors, du côté religieux, on ne trouva plus dans l'écrivain qu'on admirait naguère que des injures triviales et des plaisanteries dégoûtantes. Il devait bien y avoir quelque autre chose, et rarement la critique d'un ennemi est sans aucun mélange de vérité. Mais il est vrai toutefois que le style de Rabbe dans cette polémique ne fut pas des plus distingué ... »

Le *Précis historique* donne d'autres informations : « Immédiatement après la procession d'ouverture, les missionnaires répartis dans les différentes paroisses par M. l'abbé de Forbin Janson, leur supérieur, ont commencé leurs travaux apostoliques, en faisant, deux fois le jour, le matin à cinq heures, et le soir à six, des gloses ou interprétations et commentaires de l'Écriture Sainte, ainsi que des discours sur les vérités fondamentales de la religion... M. l'abbé de Mazenod, supérieur des Missionnaires de Provence, s'étant réuni

avec ses collaborateurs aux Missionnaires de Paris, a partagé le fardeau de leur apostolat ; et les paroisses de St-Victor, de St-Laurent et de Notre-Dame du Mont Carmel ont eu, sous sa direction particulière, des prédicateurs en langue vulgaire, parce que ces trois paroisses sont ordinairement fréquentées par la classe des ouvriers et celle des marins et des pêcheurs.

Le premier soin des missionnaires attachés à chaque paroisse a été d'organiser les chœurs des deux sexes. Du moment qu'ils ont parlé, ils n'ont eu que l'embarras du choix, et de suite les cantiques ont été chantés. Le zèle et la piété ont suppléé à l'étude et au tâtonnement du premier essai ; et c'est ainsi que l'on a pu se convaincre que pour bien chanter les louanges du Seigneur, il suffit de vouloir être bon chrétien. Ils connaissaient, sans doute, tout le mécanisme du cœur humain, ceux qui ont cru avec juste raison que les cantiques formaient une partie essentielle des missions. Osons le dire, nous en avons éprouvé nous-mêmes le plus salubre effet ; nous ignorions encore leur influence, lorsque le second jour de la mission, nous entendîmes dire à un missionnaire en chaire : « *Mes frères, ne soyez point étonnés de ce que nous faisons beaucoup chanter ; nous avons nos raisons pour cela, et nous savons ce que nous voulons faire ; soyez sûrs que plus nous chanterons, plus vous recueillerez des fruits de la mission.* » Il dit, et les cantiques commencèrent. A l'instant, notre âme vivement émue fut frappée comme d'une commotion électrique intérieure ; bien des personnes ressentirent la même impression, et Dieu sait ce qu'il en advint pour elles et pour nous... » (pp. 7-9)

### ***Réunion des portefaix dans l'église de St-Ferréol le 2 février***

« Il était juste et naturel de penser qu'une classe d'hommes qui, depuis le retour du roi, s'était montrée si amie de la légitimité, et à laquelle les bons citoyens ont été redevables de leur repos et de leur tranquillité dans le temps le plus désastreux ; que cette classe qui forme enfin dans la ville la population la plus nerveuse de l'honneur et de la probité, pût acquérir, s'il était possible, de nouveaux droits à la confiance publique, par la manifestation de ses principes religieux. Les vœux de tous les gens de bien à cet égard ont été accomplis, et l'église de St-Ferréol a vu plusieurs milliers de ces hommes puissants prosternés aux pieds des autels.

M. l'abbé de Mazenod, supérieur des Missionnaires de Provence, leur a fait un discours très touchant en idiome provençal ; M. l'abbé de Forbin leur a prêché ensuite sur la confession et la nécessité du salut. L'émotion a été générale ; et chose étonnante, mais qui annonce bien le triomphe et la vérité du christianisme, on a vu *ces modernes Goliath* non point terrassés par la fronde d'un nouveau David, mais par la voix persuasive d'un simple missionnaire, modèle de faiblesse, mais dont le cœur est embrasé d'une si brûlante charité... » (*Précis*, pp. 28-29)

### ***Sur la construction du Calvaire***

Selon le *Précis*, « c'est sur les dessins recueillis sur le calvaire de Jérusalem par M. l'abbé de Forbin Janson lors de son voyage en Palestine, que celui de Marseille sera construit... Dans une assemblée, composée d'environ 200 personnes et réunies chez M. le supérieur de la mission, il fut résolu qu'il serait fait un appel à la générosité des fidèles, et qu'on établirait une commission permanente pour exercer une surveillance sur les travaux et diriger l'emploi des fonds qui proviendraient de la quête et des souscriptions volontaires... Dans quelques jours, la mission des quêteurs fut remplie et ils recueillirent en abondance, tant l'opinion publique est fortement prononcée parmi les Marseillais pour tout ce qui tient au

rétablissement du culte et à la splendeur de la religion. Il n'est aucune classe de citoyens qui ne se soit empressée de donner, mais bien souvent les pauvres se sont montrés très généreux. Ainsi un homme peu fortuné, qui n'avait que deux couverts en argent, en a donné un, en disant qu'un seul lui suffirait. Beaucoup de femmes du peuple ont aussi donné leurs bijoux. Une quête parmi les pauvres de l'hôpital a produit 80 francs. La quête générale s'est élevée à plus de 25 000 francs... » (*Précis*, pp. 43-44)

### ***Arrivée de la Croix par bateau, près de l'Hôtel de Ville***

« Il n'y a jamais eu de coup d'œil plus magique dans le monde que lorsque du haut des maisons qui avoisinent l'hôtel de ville, on a vu ce magnifique cortège, composé de plus de 3000 personnes, et la croix portée en triomphe sur un char si insolite, s'avancer majestueusement, au son de la musique et des saints cantiques, vers la place et le quai destinés à leur débarquement. Telle on vit jadis, sans doute, la flotte du valeureux saint Louis, cinglant vers les côtes d'Afrique et marchant à la conquête de la Terre Sainte, entouré d'une armée de preux chevaliers et de héros chrétiens. Mais l'admiration et le ravissement publics ont été à leur comble lorsqu'on a entendu un nouveau saint Pierre, prêchant sur sa barque, en langue provençale, aux pêcheurs et aux marins du port. L'éloquence simple et si persuasive de M. l'abbé de Mazenod, chef des missionnaires de Provence, a fait la plus vive impression. Debout et en chape rouge sur le pied de la croix, il en a développé les saints mystères avec cette chaleur et cette énergie qui appartiennent aux orateurs nés sous notre brûlant climat ; et en recommandant la concorde et la paix, comme venait de le faire M. l'abbé de Forbin-Janson, il a eu le bonheur d'entendre comme lui, répéter par les plus bruyantes acclamations, les cris de *Vive Jésus, Vive sa Croix, Vive le Roi et sa famille*, cris consolants que lui-même avait le premier prononcés, avec une si grande émotion et qui, n'en doutons pas, auront quelque chose de prophétique, au sujet de la naissance future d'un nouveau duc de Berry. » (*Précis*, pp. 65-66)

### ***Dans les lettres de Fortuné et d'autres***

Bien que moins abondante, la correspondance de Fortuné et de son frère a, elle aussi, son intérêt pour faire connaître ce qu'a été la mission. Nos citations viennent, soit directement des lettres, soit d'un article de *Vie Oblate*, décembre 1989, pp. 443-466.

« Au début de la mission, le Président s'aperçoit que son fils n'a que de vieux souliers dont les semelles sont décousues : un mendiant ne se servirait pas de ceux qu'il porte, écrit-il. Quand on voulait le désigner à la procession, on disait : *c'est celui qui tire la groule*. » Fortuné répond : « M. *tire la groule* trouvera en arrivant une paire de souliers neufs que j'ai été moi-même chercher chez son cordonnier auquel j'en ai payé le montant et recommandé de lui en faire tout de suite une autre paire pour éviter l'accident qu'il vient d'éprouver ; je m'attends à des cris épouvantables de sa part, mais peu m'importe. »

Fortuné poursuit : « L'extinction de voix de M. Deblieu (qui dirigeait la mission à l'église des Carmes) est d'autant plus fâcheuse pour ton fils, qu'indépendamment qu'il perd un des meilleurs ouvriers de la mission, il se trouvera écrasé par le travail et surtout par la prédication. Dieu veuille qu'il puisse le supporter sans altérer sa santé La fièvre survenue à M. Guyon n'est pas moins affligeante, fasse le ciel qu'elle ne soit pas de durée. Je te remercie de tous les détails que tu me donnes sur le succès de la mission et je te prie de me les continuer quand tu en auras le temps. Je partage tout le plaisir qu'a dû éprouver le curé (de St-Théodore) en voyant renversés et détruits tous les projets arrogants du sieur Gauthier (curé de la Major) et je me félicite d'y avoir contribué par mes vives et pressantes

recommandations auprès de MM. de Janson et Guyon et de ton fils... Je ne doute point que ton fils ne fasse florès à Marseille comme partout ailleurs et qu'on ne soit ravi de l'entendre. Moreau et moi nous tirons à merveille, grâces à Dieu, de l'immense besogne dont nous sommes chargés. » (5 janvier)

De Fortuné, le 13 janvier : « Voici pour M. le Supérieur une paire de souliers garnis de bonnes pantoufles de lisière (*étouffe rude utilisée pour tresser des chaussons, Robert*) qui lui tiendront les pieds chauds au confessionnal, si mieux il n'aime s'en servir pour ne pas glisser sur la glace. Sous peu de jours, il en recevra une autre paire dont le dessus sera en drap et bien fourrée en dedans. Par ce moyen, il ne tirera plus la groule... Nous avons également ici des froids épouvantables occasionnés par une neige des plus abondantes dont il n'a pas dégelé jusqu'à présent la moindre partie. Nos rues ne sont point praticables sans le secours de chaussons de lisière sur les souliers... Les pénitentes de ton fils accourent à moi, ce qui, joint à toutes celles de MM. Maunier et Deblieu et aux miennes, absorbe tout mon temps, mais d'une manière aussi utile que consolante. Par un effet de la bonté de Dieu, malgré tout ce surcroît de travail, je jouis de la meilleure santé. Il en est de même de Moreau, qui est aussi écrasé de besogne... Je bénis chaque jour le Seigneur des succès admirables de la mission de Marseille... »

Puis le 17 janvier : « Le cher curé a eu bien raison de calmer tes peines sur les obstacles que les mauvais temps ont mis à ton zèle et à ta piété pour assister à tous les exercices de la mission. Ayant été forcé d'en manquer quelques-uns, tu ne la gagneras pas moins, parce que le bon Dieu, dont la miséricorde et la clémence sont infinies, ne demande point l'impossible... Quand tu verras ton incomparable fils, dis-lui que sa maison ne souffre point de son absence et que tout y va à merveille, grâce aux soins et au zèle du brave Moreau dont il connaît toute la vertu et tout le mérite. Je tâche de l'aider autant qu'il m'est possible, mais je sens que je suis encore bien loin de lui, et que tout le fort de la besogne retombe sur ce digne ecclésiastique. »

De M. de Mazenod, le 18 janvier : « Outre les travaux ordinaires de la mission, qui sont doubles pour Eugène parce qu'il fait le service de deux paroisses, outre la retraite des hommes aux Carmes dont il s'est chargé, et les confessions innombrables dont il est accablé, il a entrepris de faire le catéchisme à cinquante pauvres pécheurs qu'il a découvert être parvenus à l'âge de près de 60 ans sans avoir fait leur première communion à laquelle il les prépare, tu comprends la peine que cela lui donne, mais il est en vénération et l'on accourt de partout pour tâcher de l'entendre prêcher. »

De Fortuné, le 20 janvier : « L'incartade du sieur Gauthier est inconcevable, mais je n'en suis point étonné, connaissant toute sa hardiesse et ton fils a bien fait de le traiter comme il méritait. Ce qui ne l'est pas moins, c'est la faiblesse du prélat à ne pas imposer silence et à se refuser à la juste demande de ton fils... Je ne suis pas surpris que les Marseillais n'accourent point aux confessionnaux des prêtres étrangers (les Missionnaires de France), ayant chez eux un clergé aussi zélé qu'éclairé dans les voies de Dieu, et je pense qu'on reconnaît la justesse du curé de St-Théodore dont l'avis et l'observation furent d'abord accueillis par un signe de mépris... Dis à ce cher fils que dans le moment je vais porter sa lettre à M. Guigou et que je tiendrai la main à ce qu'il paye à Moreau les 900 fr que M. l'archevêque lui a accordés, pour compter la somme de 2400 fr fixée pour la pension de six missionnaires. Il doit savoir que je suis le plus rude des huissiers quand il s'agit des intérêts de sa maison. » Et le 27 janvier, il revient sur l'affluence à son confessionnal : « Depuis cinq

heures du matin jusqu'à dix heures... sans compter celles que j'attends encore qui viendront certainement avant midi... »

L'article de *Vie Oblate* cite aussi M. de Mazenod les 26 janvier et 2 février : « Le Président et le Chevalier assistent à quelques sermons d'Eugène et font chaque fois la même remarque : le prédicateur parle si bien que tous les fidèles pleurent. Lors de la cérémonie de la consécration à la Sainte Vierge à l'église des Carmes, Eugène « fait un discours si beau, si attendrissant que tout le monde fond en larmes. » Lors de la procession du St Sacrement à St-Laurent en présence de Mgr de Bausset, il « prononça un discours si attendrissant que tout le monde fondit en pleurs et en sanglots, de sorte que Zézé ayant ensuite entonné les cantiques, personne ne fut en état de suivre. »

On a conservé aussi un extrait de la lettre que Tempier écrit le 6 mars à Touche qui était resté au Laus : « Nos confrères de Paris ont fait des merveilles, mais la langue provençale a eu une bénédiction particulière : nos églises étaient déjà en combustion et nous ne pouvions pas suffire aux confessions dès la première semaine, tandis que dans les autres il a fallu attendre trois semaines et même un mois avant de confesser comme on doit confesser en mission... Je ne vous dis rien de la procession de clôture... Un prêtre d'Aix qui s'y trouvait et qui avait vu les belles cérémonies de Rome m'a assuré n'avoir jamais vu rien de plus beau » (EO *Tempier* II, 33).

Dans *Missions 1955*, p 558, faisant la liste des *Premières Missions*, le P. Pielorz cite une lettre du commissaire de police au maire de Marseille, en date du 14 février 1820 : « Vous avez pu être informé d'un mouvement qu'il y eut hier après-midi dans l'église du Mont-Carmel et dans le tambour de la grande porte. Je dois avoir l'honneur de vous rendre compte de ce qui s'est passé. Messire Deblieu, prêtre-missionnaire, prêchait sur l'enfer et les supplices de l'enfer. Vers le milieu du second point, il tenait un crucifix à la main, et dans le moment que ce prédicateur démontrait les supplices de l'enfer pour ceux qui auraient eu le malheur de ne s'être point convertis, l'auditoire (qui n'était presque composé que de femmes) fut tellement ému que l'on pleurait. Ensuite des cris et des gémissements se firent entendre, et plusieurs femmes s'étant trouvées mal, il y eut une grande rumeur. L'on montait sur les chaises, l'on cherchait à se déplacer pour connaître celles qui étaient dans cet état. Le public disait : celle-là est morte... » Il fallut un certain temps pour retrouver le calme.

### ***Les adieux aux missionnaires***

Leflon (II, pp. 127-128) transcrit ce qu'on trouve dans les diverses sources. « Quant aux scènes d'adieux, elles furent, suivant l'expression alors en faveur, empreintes de la plus vive sensibilité. « Tu auras su, écrit Fortuné à son frère, que ton incomparable fils ne put se mettre en route qu'à trois heures après-midi et que son départ fut des plus déchirants par les sanglots et même les hurlements que poussaient les habitants des paroisses de St-Laurent et des Carmes, rassemblés en foule auprès de ses voitures, et dont un grand nombre l'accompagna jusqu'à la Viste. Ces pauvres gens, tant hommes que femmes, étaient si désespérés qu'ils se jetaient pêle-mêle dans les roues et qu'ils s'y seraient fait écraser sans la précaution que prit ton fils de faire aller les chevaux au plus petit pas et bien souvent de faire arrêter les voitures. Il en était si ému qu'il en avait les larmes aux yeux en nous le racontant. » « J'ai failli en avoir une éclaboussure, lui répond M. de Mazenod, par la reconnaissance des Prud'hommes qui, apprenant que mon fils avait son père à Marseille, voulaient absolument me visiter en corps pour me féliciter d'avoir un fils si accompli. Quelque touché que je sois de cette attention, j'ai tâché de l'éviter en priant tous ceux

auxquels ils s'adressaient pour leur demander mon logement, de ne pas le leur indiquer. Je pense que Zézé se dispensera également de venir profiter de la partie de pêche que ces bons prud'hommes ont résolu de lui donner et à laquelle il s'est engagé, disent-ils, d'assister. » Si les poissonnières ne viennent pas en corps témoigner au président leur admiration et leur reconnaissance, l'une d'elles, Bérengère, se charge d'interpréter les sentiments de la halle. « Cette femme, en me parlant, versait un torrent de larmes et ne tarissait pas sur les vertus de mon fils et sur les regrets que les bonnes gens de St-Laurent et des Carmes ont de son départ, de sorte que je me suis mis à sangloter de compagnie avec elle. J'étais seul à la maison et personne n'a été témoin de notre mutuel attendrissement. »

L'abbé de Janson et ses collègues furent l'objet de démonstrations analogues. « Ce n'est pas seulement mon fils et sa sainte bande qui a eu l'accompagnement triomphal, relate M. de Mazenod. Les Missionnaires de Paris, partis pour Toulon, ont joui d'un aussi brillant cortège et l'abbé Guyon qui, par modestie, a refusé d'être le chef de la mission d'Aix pour céder cet honneur à l'abbé Desmares, aura pu te dire avec quelles acclamations et quelle foule de gens de tous les états il a été suivi jusqu'après la Viste. »

Le *Précis* s'exprime dans le même style (pp. 74-76) : « MM. Fauvet et Deblieu ne purent éviter un espèce d'enlèvement triomphal à leur sortie des églises de la Major et du Mont-Carmel. » Et après avoir fait l'éloge des Missionnaires de France, « dont les noms sont faits pour honorer le sacerdoce et illustrer à jamais les missions », l'auteur du *Précis* ajoute : « Mais nous n'avons garde de séparer ici les zélés compagnons de leurs travaux et de leur gloire, MM. de Mazenod, Deblieu, Tempier, Mie, Aubert et Maunier, missionnaires provençaux. Ils emportent aussi l'estime et la reconnaissance publique de tous les Marseillais. En se consacrant à l'instruction du peuple en langue vulgaire, ils ont rempli une tâche aussi difficile qu'importante et dont les résultats seront un jour des plus satisfaisants. »

### ***Une lettre du curé de St-Laurent***

Cette lettre, adressée à M. le Supérieur, est datée du 5 mars. Nous la reproduisons d'après Rambert, pp. 311-313. « C'est dans la joie de mon âme que je répons à votre chère lettre du 2 de ce mois, par laquelle vous m'annoncez votre heureuse arrivée à Aix. Oui, je suis dans la joie en voyant comment nos gens se soutiennent et semblent nous annoncer une volonté bien prononcée de persévérer. L'impulsion que vous avez donnée a été si forte qu'on dirait, à voir nos églises tous les soirs, que la mission dure encore. Notre neuvaine se fait avec autant de monde que nous en avions pendant la mission. Déjà plusieurs paroisses ont fait leur station à la croix, et ç'a été avec une affluence extraordinaire, tant de la part de ceux qui la voyaient passer que de la part de ceux qui composaient la procession. Celle du Mont Carmel, qui a eu lieu hier, a été la plus nombreuse et la mieux ordonnée ; on m'a assuré qu'elle était presque aussi longue que celle du jour de la plantation. J'ai annoncé ce matin au prône que la nôtre aurait lieu vendredi. La manière dont cette annonce a été accueillie me fait espérer qu'il en résultera quelque gloire pour Dieu.

Je n'ai jamais vu dans notre église autant de monde au prône, elle était remplie, ainsi que le vestibule du presbytère comme aux jours du plus grand concours pour la mission. Le prône a été sur la mission, l'évangile du jour m'a aidé parfaitement. En voici à peu près le sujet :

1. Qu'étiez-vous, mes frères, avant la mission ? - Comme l'infortuné de l'Évangile, des possédés du démon, des aveugles, des muets.

2. Quels services vous a rendus la mission ? - Elle vous a instruits de vos devoirs ; elle vous a réconciliés avec Dieu par la confession (« *Et le muet parla* »). Mais prenez garde, le démon travaille à votre perte (« *Je retournerai dans ma maison* »).
3. Que devez-vous donc faire pour conserver les précieux fruits de la mission ? - Comme le fort armé, il faut vous fortifier, amasser des provisions, veiller, prier.

A travers tout cela, vous comprenez aisément que j'ai eu plus d'une occasion de payer un juste tribut de ma bien vive et sincère reconnaissance. J'ai été parfaitement bien compris et je me suis aperçu que nos gens étaient pleins de reconnaissance ; vous en avez eu, au moment de votre départ, la preuve la plus convaincante. Mes domestiques ont été si affligées de la séparation, qu'il leur a été impossible de dîner. Quant à moi, je ne sais comment j'étais ; il m'en a beaucoup coûté ; je n'étais pas plus à mon aise qu'elles et, pendant deux jours, j'étais comme quelqu'un dont on aurait brisé les membres. Du reste, j'ai continué mon travail à peu près comme pendant la mission ; nous sommes tous à recevoir tous les jours de nouveaux pénitents. J'ai commencé, ce soir après le sermon, quatre confessions de longue date. Si cela continue, je ne sais pas comment nous ferons pour les pâques ; Dieu nous aidera tous, j'espère ; mes trois vicaires travaillent prodigieusement. Le mouvement que vous avez donné a été si fort, que les choses vont actuellement presque toutes seules. Votre esprit continue d'être parmi nous, quoique nous soyons privés du plaisir de vous posséder. L'empressement que notre peuple met à rechercher tout ce qui rappelle la mission, m'a décidé à faire tous les efforts pour lui conserver ces bonnes dispositions.

Demandez-moi, après cela, si je suis content ? Oui, je nage dans la joie, en voyant tout le bien qui s'est opéré et qui s'opérera encore par votre ministère dans ma paroisse ; tout ce qui se fait actuellement en est une suite nécessaire... »

Bonnafoux, recteur

## II. La mission d'Aix

### *La répartition des églises*

Quinze jours à peine séparent la mission d'Aix de celle de Marseille. L'archevêque choisit ces dates à cause de la présence sur place des Missionnaires de France, dont une partie, avec Forbin Janson, prêcha la mission de Toulon, les autres s'engageant à Aix avec les Missionnaires de Provence. Ces deux villes comptaient alors chacune un peu plus de 20 000 habitants, soit cinq fois moins que Marseille.

On a beaucoup moins d'informations sur le déroulement de la mission d'Aix que sur celle de Marseille. Il nous manque une chronique comme celle de Julie Pellizzone. La *Relation de la mission d'Aix*, par M.G., publiée l'année même, apporte peu de concret. Un autre éditeur aixois publia peu après *Quelques lettres sur la Mission d'Aix*, avec l'avertissement suivant : « *Comme l'auteur de la relation sur la Mission d'Aix, qui vient de paraître, se borne à faire de brillantes descriptions, ne parle pas plus des derniers exercices de St-Sauveur que des premiers, et semble éviter avec soin toute sorte de détails, nous avons demandé à un ecclésiastique de nos amis, de nous faire connaître d'une manière plus particulière cette Mission, dont les résultats ont été si heureux.* » Ces *Lettres*, publiées sans nom d'auteur, sont de la plume du jeune Marius Suzanne, qui dédicença l'exemplaire offert au P. de Mazenod : « *Monsieur le Supérieur, J'ose me flatter que vous recevrez avec plaisir l'hommage de la Relation que je viens de donner au public. Le*

*premier de vos enfants, j'ai fait entendre ma voix pour célébrer vos vertus, et chanter les merveilles que le Seigneur se plaît à opérer par votre ministère. Puisse votre cœur tendre et généreux s'épanouir aux timides accents de ma reconnaissance et puissiez-vous recevoir un jour la récompense due aux soins paternels, à cette maternelle sollicitude qui vous rendent si précieux à mon cœur. Votre fils reconnaissant. M. Suzanne, s(ous)-d(iacre) miss(ionnaire). »* Noter sur la page de titre la mention imprimée : « *Se vend au profit des Pauvres* ».

Dans une lettre du 20 janvier, Fortuné écrivait : « Il serait fort à désirer que M. l'abbé Guyon fût du nombre des missionnaires pour notre ville où fourmille une foule d'impies, surtout dans la classe attachée aux tribunaux et qui a besoin d'être atterrée par l'éloquence aussi mâle que persuasive de cet homme apostolique. »

Leflon (II, pp. 130-140) décrit bien le climat général dans lequel se déroula la mission. « A Aix, ville aristocratique, parlementaire, intellectuelle et renfermée sur elle-même, la mission ne pouvait avoir le même caractère qu'à Marseille, ville de commerce, remuante et largement épanouie. Le P. de Mazenod d'autre part s'y trouvait à la fois chez lui, appuyé par ses œuvres et des sympathies ardentes, mais combattu par une coterie de salons et une partie du clergé. Les curés, sauf peut-être celui du St-Esprit, nouvellement installé, réclamaient les Messieurs de Paris et n'entendaient pas l'introduire dans leurs églises, car ils redoutaient que le Supérieur ne prît trop d'ascendant sur leurs fidèles et ne détournât ceux-ci vers sa chapelle des Carmélites. Le Fondateur en vint à se demander si, à cette chapelle dite de la Mission, ce qui serait un comble, on ne refuserait pas les prédicateurs voulus pour la faire participer à la mission générale. Dans ces conditions, tout se présentait vraiment mal. Pour comble de bonheur, au lieu de prendre la direction comme à Marseille, l'abbé de Janson remit celle-ci à l'abbé Desmares, car il partait évangéliser Toulon. Plus d'une fois, le P. de Mazenod regretta l'absence d'un ami, qui par son excellent cœur lui facilitait bien des choses ; il le regrettera d'autant plus que le choix de Desmares s'avéra déplorable. Celui qu'on appelait le *sabreur* en raison de ses charges oratoires et de son rigorisme tranchant, ne convenait nullement à une tâche aussi délicate ; il perdra vite toute autorité, voire tout crédit.

On finit cependant par répartir les tâches. Aussi bien, malgré la mauvaise volonté du clergé local, ne pouvait-on exclure les Missionnaires de Provence. Vu ses relations personnelles avec le Supérieur, vu l'excellente collaboration que celui-ci lui avait accordée à Marseille, l'abbé de Janson ne l'aurait jamais permis. Encore qu'il trouvât le P. de Mazenod un peu encombrant, l'archevêque, d'autre part, savait reconnaître les mérites de celui-ci. Ennemi de toutes les histoires jusqu'à se montrer faible et ondoyant, il possédait un certain entregent qui lui permettait de s'engager avec suffisamment de réserve pour se dégager au besoin. Jusqu'alors, entre les deux partis qui divisaient la ville, M. de Bausset avait évité de se prononcer et pratiquait un jeu de balancier qui visait à satisfaire tout le monde, mais ne donnait sécurité à personne. D'abord résolu à *faire maison nette*, comme il l'avait dit au Fondateur en lui offrant le titre de vicaire général, il recula devant ce coup d'Etat et garda purement et simplement comme vicaires généraux les vicaires capitulaires Guigou et Beylot, (tout en nommant au chapitre deux de leurs opposants).

Le P. de Mazenod, qui connaissait tous les dessous des affaires et, par expérience, les dérobades de M. de Bausset, essaya vainement de mettre celui-ci au pied du mur. « Dans ses dernières visites, écrit Fortuné le 3 mars, il ne lui a rien laissé ignorer de la manière indigne avec laquelle la plupart des ecclésiastiques des paroisses le traitent ici, et les lui a tous nommés. Croirais-tu qu'il y en a qui poussent le délire jusqu'à faire à leurs pénitentes

un point de conscience de fréquenter l'église de la Mission, qui n'en est pas moins toujours pleine, et de s'y confesser ? Il déclara aussi au prélat qu'il était bien déterminé de ne donner aucun exercice dans les paroisses, à l'exception de celle du St-Esprit, dont le nouveau curé sent tout le prix de l'établissement de sa maison. Si MM. les Missionnaires de Paris y consentent, comme il y a lieu de l'espérer, il prêchera dans cette église en français le soir et en provençal le matin ». Mais si l'archevêque qui, selon l'expression du président de Mazenod, avait apporté *une si grande provision* d'eau bénite, aspergea abondamment le Supérieur, il se garda bien de trancher le débat entre celui-ci et les curés d'Aix. Les Missionnaires de Paris une fois arrivés, on réalisa un dosage fort adroit, que ceux-ci d'ailleurs facilitèrent en refusant St-Sauveur pour des *prétextes* que Fortuné déclare *frivoles*, sans nous en confier la teneur. Les Missionnaires de Provence héritèrent ainsi de la cathédrale, appelée aussi la métropole, première en dignité certes comme église, mais paroisse essentiellement populaire ; on leur confia en outre St-Jean du Faubourg. Enfin il fut décidé que la chapelle des Carmélites aurait, elle aussi, sa mission et que le chef des Missionnaires de Paris, Desmares, et le P. de Mazenod s'y partageraient les prédications. A qui revient l'honneur de cette savante combinaison, qui réservait aux Missionnaires de Provence, selon leur vocation, les quartiers pauvres et leur attribuait cependant avec St-Sauveur la plus honorable des églises, satisfaisait la plupart des curés en leur accordant les Missionnaires de France, associait la chapelle des Carmélites à la mission générale, en l'attribuant aux deux Supérieurs avec un remarquable souci de synthèse ? Evidemment, cette merveille d'équilibre dépassait les moyens du *sabreur* Desmares ; on devine sans peine que, sans le paraître, le seigneur archevêque avait présidé ce jugement de Salomon en suggérant ce découpage. »

Suzanne, dans les *Lettres*, ne s'attarde pas sur la procession générale d'ouverture. Il indique que « la Congrégation de la Jeunesse chrétienne, que M. de Mazenod avait établie depuis longtemps, s'y faisait distinguer par son recueillement et sa piété et contribua sans doute beaucoup aux effets inattendus que cette cérémonie majestueuse et édifiante produisit sur tous les spectateurs. » Il poursuit en écrivant que « les instructions commencèrent le soir du même jour dans toutes les paroisses. M. Desmares, supérieur des Missionnaires de France, MM. Guyon et Bourgin s'attachèrent à la Madeleine ; M. de Mazenod, Supérieur des Missionnaires de Provence, et M. Deblieu, l'un de ses dignes collaborateurs, furent affectés à la Métropole ; la paroisse du St-Esprit fut confiée aux soins de MM. Montanier, Gesson et Menoust ; St Jean vit avec plaisir MM. Fauvet et Ferrand ; et MM. Maunier et Mie se chargèrent du Faubourg, tandis que MM. Tempier et Moreau exerçaient leur zèle auprès des Pauvres de la Charité et faisaient participer aux bienfaits de la Mission les Religieuses du Mont-Carmel. » Qui sont ces « pauvres de la Charité » ? Une étude sur le vieil Aix indique qu'en 1810, l'ancien Hôpital de la Charité (là où se trouvent maintenant les Arts et Métiers) « fut converti en dépôt de mendicité pour les Bouches-du-Rhône. 400 mendiants des deux sexes devaient y être reçus ; mais il dura peu de temps, car il est difficile de soumettre les mendiants à une hospitalisation. » Selon d'autres sources, « l'hospice de la Charité recueillait les orphelins jusqu'à 16 ans et les vieillards non infirmes. » Qu'en était-il en 1820 ?

Ecrivant à Touche le 10 mars, Tempier donne des indications très proches : « Le 9 mars, dans une assemblée composée des curés de la ville d'Aix, de huit Missionnaires de France et de cinq Missionnaires de Provence, en présence de l'Archevêque, il fut décidé que les Missionnaires de Provence seraient chargés de la Métropole matin et soir, les Missionnaires de France des quatre autres églises, deux de ces églises auront exercice matin et soir, les

deux autres, le soir seulement ; enfin notre église aura tantôt deux exercices et tantôt un seul et sera missionnée par les Messieurs de Paris et par nous. » (EO *Tempier* II, 33).

La *Relation* décrit ainsi la répartition des missionnaires : « Les missionnaires qui ont prêché le salut dans la ville d'Aix étaient au nombre de quatorze, dont huit des Missions de France et six de la Mission de Provence ; les premiers, qui n'auraient pu se rendre intelligibles à la partie la plus délaissée et la plus avide des consolations de la Religion, je veux dire à la classe industrielle, parce qu'ils ignoraient absolument son langage habituel, furent distribués dans les trois paroisses où l'auditoire, un peu plus éclairé, pouvait les entendre facilement ; les seconds, qui ont fait du provençal une étude particulière, qui depuis quelques années évangélisent avec succès en cette langue expressive les bons habitants de la campagne, qui possèdent le rare talent de rendre sensibles les vérités de la Religion aux hommes les plus grossiers et les plus ignorants, furent affectés aux deux autres paroisses, presque entièrement composées de cultivateurs et d'artisans. Les uns et les autres possédaient parfaitement la science de leur état. »

### ***Ouverture de la mission***

Fortuné décrit à son frère l'ouverture de la mission (lettre du 13 mars) : « Ton fils a fait hier au soir l'ouverture de la mission aux deux églises de St-Sauveur et du Faubourg, qui étaient pleines comme un œuf et où il régnait un silence parfait. Quoiqu'il ait parlé comme un ange, s'étant persuadé qu'il n'avait dit que des bêtises dans la métropole où assistaient M. l'Archevêque et tout le Chapitre, il s'humilia jusqu'à en faire des excuses publiques à la fin de son discours, ce qui toucha tellement tous ses assistants que M. l'abbé Guigou, au nom de M. l'archevêque, lui répondit en provençal, que c'était à tort qu'il s'accusait de n'avoir pas parlé d'une manière digne de l'auguste ministère qu'il remplissait si honorablement et à la satisfaction publique. M. l'archevêque, passant auprès de moi pour aller donner la bénédiction du Saint Sacrement, me dit : « *Votre neveu est trop modeste et je voudrais bien avoir parlé comme lui.* »

S'appuyant sur les lettres de Fortuné, Leflon s'attarde à quelques incidents entre Missionnaires de France et Missionnaires de Provence. Par exemple pour quelques mots changés dans un cantique. Fortuné écrit aussi que « M. Desmares ne parle jamais que de sacrilèges et nous met le désordre dans nos pénitentes. La veille de la communion, il assura en chaire qu'il y en aurait une très grande quantité. Quelle consolation ! Heureusement il n'est pas prophète. Il a fait le calcul des communions indignes faites à Marseille, qu'il a porté à plus de 5000. » Desmares entra aussi en conflit avec ses confrères... et cessa de prêcher dans l'église de la Mission. « *Ton fils, ajoute Fortuné pour son frère, dont l'existence est toujours plus miraculeuse, s'est chargé de le suppléer. Il sera possible que ce changement éloigne de notre église quelques enthousiastes de Paris, mais la foule des amateurs de la langue provençale maniée par ton fils les remplacera très abondamment.* »

Revenons au témoignage de Suzanne, sous forme de lettres adressées à un correspondant fictif (pp. 6-8). « J'assistai le mardi au sermon du matin dans la Métropole de St-Sauveur. Si je fus étonné du concours prodigieux de personnes de tout âge et de tout sexe, qui s'y trouvaient réunies depuis quatre heures et demie, je le fus bien davantage encore du discours que M. de Mazonod nous donna. Vous ne pouvez, mon cher ami, vous faire une juste idée de l'éloquence douce et coulante de cet homme de Dieu : il ne cherche pas à exciter de violentes secousses, à faire trembler les pécheurs et à les jeter dans l'épouvante. Il s'insinue sans efforts dans l'âme et y réveille les plus tendres affections ; quelque chose de pur et de doux qui s'épanche de son cœur, vous dilate et vous rafraîchit de cette rosée

céleste dont parle le Prophète ; on l'oublie entièrement lui-même. Il expliquait en provençal les premiers mots de l'Oraison dominicale : il les développa avec tant de facilité, il s'exprima avec une abondance de sentiments si naturels et si touchants, que nous étions émus jusqu'aux larmes ; elles coulaient en effet de tous les yeux, avec douceur, mais sans efforts et sans éclats. Un grand nombre de pécheurs se convertirent ; trois courtisanes, entre autres, qui se confessèrent le soir du même jour. » Suzanne va ensuite à la Madeleine écouter M. Guyon et son discours sur le péché mortel, puis se montre fidèle à la cathédrale.

### ***Ce qu'en disent Suzanne et d'autres témoins***

« Depuis lors, écrit Suzanne, j'ai suivi assez exactement les missionnaires de St-Sauveur. Ces hommes de Dieu auraient eu certainement beaucoup plus de facilité à s'exprimer en français, et par là plus de moyens de faire connaître les talents supérieurs dont la nature les a favorisés ; mais ils savaient que le peuple ne peut entendre parfaitement cette langue qui lui est moins familière, et désireux uniquement de la gloire du Seigneur et du salut des âmes, ils ont pris la généreuse décision de prêcher en provençal. Cependant à travers la simplicité du langage, il était facile d'admirer cette éloquence noble et touchante et ce ton de persuasion que la vertu seule peut inspirer. M. Deblieu, jeune et fervent missionnaire, dont le zèle suffit à tout, et qui préside aux chants, au bon ordre des cérémonies et de tous les exercices, se distinguait par une véhémence extraordinaire, qui faisait une vive impression sur ses auditeurs...

Je me hâte d'en venir à l'Amende honorable, cérémonie imposante, dont vous ne pouvez-vous faire une juste idée, et qui a certainement beaucoup influé sur les heureux résultats de la Mission... Le peuple, déjà vivement ému par un discours analogue à la circonstance, adorait Notre Seigneur exposé sur un autel magnifique et richement paré, lorsqu'un missionnaire, élevant la voix, s'écria : *Seigneur, pardonnez à ce peuple*. Alors le cri général et spontané de *Pardon, pardon*, sortit de toutes les bouches et de tous les cœurs... Cette belle cérémonie s'est faite en même temps dans toutes les paroisses, et les succès qu'elle a eus partout ne sauraient être plus éclatants, si l'on en juge par le grand nombre de conversions qui se sont opérées et par le concours prodigieux de personnes que l'on vit bientôt accourir aux pieds des ministres de la réconciliation. » Suzanne parle ensuite de « ces hommes apostoliques que la Providence de Dieu semble avoir suscités, dans ces malheureux temps, pour ranimer la foi éteinte dans presque tous les cœurs, et rétablir l'ordre social que des doctrines anarchiques avaient naguère détruit ou renversé dans notre malheureuse patrie... Nous ne verrons dans les zélés missionnaires qui nous sont envoyés que les instruments de la Providence, qui veut rendre à la foi toute sa majesté et à la France son antique félicité... »

Et Suzanne conclut cette première lettre (p. 10) : « Je connais des ennemis acharnés qui se sont embrassés en fondant en larmes, des incroyants qui sont devenus chrétiens, un grand nombre d'hommes de 20, 30, 40 et 50 ans qui n'ont point encore fait leur première communion et qui se disposent à la faire... »

La deuxième lettre de Suzanne s'ouvre sur le *discours* de M. de Mazenod pour le Vendredi saint. « Il suivit le Seigneur dans les circonstances les plus importantes de sa douloureuse passion. Il nous parla avec tant d'onction de l'amour immense de Jésus-Christ pour tous les hommes et pour chacun de nous en particulier ; il lui attribuait des prières si touchantes, des sentiments si vifs et si ardents pour notre salut, que nous étions ravis d'admiration et pénétrés de la plus vive reconnaissance ; et quand il nous représenta ce divin Sauveur

accablé sous le poids humiliant de tous les crimes des hommes, de *ces pensées*, de *ces désirs*, de *ces actions*, nous disait-il en élevant la voix, que vous ne vous êtes jamais reprochés ; quand surtout il le fit expirer en demandant pardon pour nous et faisant des vœux pour que son Sang ne nous fût pas inutile, alors nous crûmes découvrir tous les secrets de l'âme sainte du Seigneur Jésus, et seulement alors nous commençâmes à le connaître et à l'aimer. » Le même soir, Suzanne alla écouter le sermon de M. Guyon à la Madeleine, lequel prêcha sur l'enfer... Lui aussi « leur présenta la Croix de Jésus-Christ et leur demanda s'ils voulaient rendre inutile le Sang précieux de ce divin Sauveur. »

Suzanne nous renseigne sur « les conversions que le Seigneur opère par sa grâce et les progrès rapides que fait le règne de Dieu parmi les enfants des hommes... J'ai parcouru, à dessein, toutes les paroisses de la ville, les chapelles où l'on confesse, la maison des Missionnaires. J'ai vu partout les tribunaux sacrés de la pénitence entourés d'une foule innombrable de personnes nouvellement converties, qui soupirent après l'heureux moment où elles pourront déposer aux pieds du ministre de Jésus-Christ le poids accablant de leurs iniquités. La maison des Missionnaires de Provence offrait un spectacle ravissant ; le chœur de leur église, les corridors, la chambre même de M. de Mazenod, tout était plein d'un nombre considérable d'hommes, de la classe du peuple en grande partie. Ces braves gens sont admirables, ils parlent à leurs bons pères, comme ils les appellent, avec une cordialité et un respect qui étonnent ; on les voit passer des jours entiers sans pouvoir se confesser, revenir le lendemain, et toujours sans se plaindre, attendre avec patience que leur tour les appelle au tribunal sacré ; ils s'entretiennent, en attendant, de leurs saints missionnaires, de ce qu'ils apprennent d'eux, de l'amour qu'ils leur doivent et de leur affabilité... »

Suzanne ajoute : « Comme M. de Mazenod et ses dignes collaborateurs affectionnent ces pauvres de Jésus-Christ ! Comme ils sont ravis de tout ce qu'ils voient ! Ils n'auraient jamais cru le bon peuple de cette ville si capable de sentir ce qu'on fait pour lui, et si zélé pour ses Missionnaires. Aussi n'est-il pas de sacrifice si grand et si pénible que ces prêtres de Jésus-Christ ne soient prêts à embrasser pour les faire avancer et pour les diriger dans les voies du salut. Dans la crainte qu'ils ne fussent pas dans St-Sauveur assez à portée d'entendre les instructions et pour les accommoder davantage à leur simplicité et à leurs faibles lumières, ils ont fait pour eux, dans l'église des frères Pénitents bleus, un exercice particulier. Plus de 1200 hommes s'y rendirent le premier soir et s'y trouvaient tous les jours réunis. A leur visage serein, à leur maintien respectueux, au silence profond qui régnait dans l'assemblée, on apercevait aisément qu'ils étaient touchés de cette nouvelle grâce dont le Seigneur les favorisait. Un jour, M. de Mazenod apprit que des hommes de cette nombreuse assemblée différaient sans cesse, et sous divers prétextes, de se présenter au tribunal de la pénitence ; il se plaignit en chaire de cette fatale insensibilité, et du peu de confiance qu'ils paraissaient avoir en la bonté immense et inaliénable du Seigneur. Après cet avis paternel, 42 de ces hommes indifférents furent se jeter à ses pieds, en le suppliant de les entendre, et le peu qui restait se présenta les jours suivants. » (pp. 14-16).

La communion générale des femmes se fit à la cathédrale, celle des hommes dans l'église de la Madeleine. « La veille, écrit Suzanne (p.21), l'église des Missionnaires de Provence présentait un édifiant spectacle. Le chœur spacieux de cette église ne désemplit pas tout le jour d'hommes fervents qui accouraient avec ardeur aux pieds des ministres de Jésus-Christ pour recevoir l'absolution de leurs fautes, après laquelle ils soupiraient depuis si longtemps... Le lendemain, dès cinq heures du matin, l'église de la Madeleine était

remplie d'hommes impatients de s'unir à leur Dieu et de se nourrir du Corps adorable de Jésus Christ... La cérémonie dura trois heures... L'église n'avait pu les contenir tous, » si bien que des célébrations analogues eurent lieu dans les autres paroisses. Il est ensuite question de la communion portée aux malades.

Naturellement, Fortuné, écrivant à son frère, parle surtout d'Eugène « L'église du St-Sauveur est toujours pleine ; il y règne un silence parfait, même avant les exercices ; et chaque fois qu'il parle, il fait fondre en larmes tout son auditoire. Il fut surtout enlevant le jour de l'amende honorable et je ne doute point qu'il ne le soit encore jeudi, époque fixée pour le renouvellement des vœux de baptême... Son existence est un vrai miracle, et Dieu ne le soutient que pour lui faire opérer des prodiges, qui sont incroyables, dans les trois églises qu'il gouverne, quoiqu'il n'y prêche qu'en provençal. Je doute qu'il en soit de même dans les autres églises, malgré toute l'éloquence parisienne qui ne va point au cœur comme celle de ton fils. Ses succès sont si prodigieux qu'il nous taille une besogne des plus consolantes pour plusieurs mois. » Et encore : « La récolte est si abondante, surtout parmi le pauvre peuple, que je me croirais bien coupable devant Dieu de me refuser à ces demandes... Je confesse depuis 5 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir. Il en va de même de tous nos Missionnaires de Provence... Il me serait impossible de t'exprimer dans quelle vénération est ton fils, et sa mère ne peut passer dans les rues sans être comblée de bénédictions... » (cité par Leflon II, pp. 135-136).

Intéressant, le commentaire du père d'Eugène sur les nouvelles de la mission que lui donne Fortuné : « M. Desmares ne prêche plus à la Mission. Je pense comme toi qu'ils ne perdront rien au change, mais mon cher Zézé se charge de tout comme un baudet, comment pourra-t-il suffire à ce surcroît de travail ? Déjà il en aura hier un excessif par la communion générale des hommes. Toi qui ne t'es chargé que des personnes du sexe, tu auras joui d'un peu de relâche, tu auras pu songer à m'écrire. Messieurs, je vous avertis que j'ai grande envie que la mission finisse, sans quoi je risque d'apprendre que vous êtes tous devenus fous, et ce serait dommage ; pour toi, qui n'écoutes absolument que ta tête, tu y cours au grand galop, et plutôt que de voir chômer pendant une heure ton confessionnal neuf, qui par l'usage doit avoir déjà besoin de réparation, tu ferais mettre toutes les cloches, et surtout celle justement surnommée la bavarde, en branle pour appeler tes pénitentes et ne pas laisser refroidir ta place. Il y en a qui l'occupent, à ce qu'on prétend, très bien, car elles y passent plusieurs heures, tu les écoutes imperturbablement. L'expérience de quelques 25 années de plus t'apprendra qu'il faut savoir les interrompre et leur imposer silence, mais en attendant elles abusent de ta jeunesse. » (cité *Vie Oblate* 1989, p. 449)

### ***Incidents avec le Chapitre - Plantation de la Croix***

Leflon, citant encore Fortuné (lettre du 20 mars), s'étend longuement sur les incidents avec le Chapitre de St-Sauveur. « L'archevêque a permis à ton fils, sans consulter le Chapitre, de faire enlever les cloisons, portes et grillages qui séparent le chœur de la grande nef, pour placer plus commodément les hommes qui ne savaient où se mettre et auxquels on fournit des chaises. Dès qu'il eut le consentement de M. l'archevêque, il n'attendit pas un seul instant de faire mettre la main à l'ouvrage, dans la crainte qu'on ne le fit changer d'avis. Il envoya chercher un grand nombre d'ouvriers et on y apporta une telle diligence que, dans l'espace de deux heures, tout fut enlevé. Tu aurais ri de voir ton fils, l'abbé Deblieu et les autres missionnaires abattant et portant sur leurs épaules les décombres. » On sait que cela n'arrangea pas les relations avec les chanoines...

Dans ses *Mélanges historiques* (p. 138), Jeancard nous a conservé le souvenir d'une intervention de Suzanne. « C'est dans le cours de cette mission d'Aix que Suzanne porta pour la première fois la parole devant le public. Il n'était encore que diacre et il allait tous les soirs réciter le chapelet qui précédait le sermon. Un jour, le missionnaire appelé à prêcher le sermon de la métropole se faisant attendre, le supérieur, qui était présent, eut la pensée, le chapelet terminé, de dire du milieu de l'église à Suzanne de rester en chaire et d'adresser, jusqu'à l'arrivée du prédicateur, quelques paroles d'édification à l'auditoire. C'était une surprise pour notre jeune diacre. Mais il n'était pas homme à balancer entre l'obéissance qui lui disait de parler et la crainte qu'il pouvait avoir de mal parler. Il se mit à genoux et, après une minute de récollection et de prière, il s'abandonna à ses inspirations. Cette allocution, qui ne devait être qu'un remplissage dans l'intervalle de deux exercices de la mission, ne dura guère plus d'un quart d'heure. Mais elle fit de l'effet, elle prouva la facilité et la puissance de la parole dans ce débutant improvisé. Il lui avait suffi de parler un quart d'heure et sans préparation pour émouvoir l'auditoire. Cet essai promettait beaucoup et ne fut pas trompeur. »

Nos archives conservent les photocopies d'un certain nombre de documents concernant la plantation de la croix et les démarches administratives préalables. Le lieu retenu était place de la Rotonde, « entre les Chemins de Marseille et d'Avignon, » juste à l'opposé de l'entrée du Cours. Le préfet demanda une délibération du conseil municipal, lequel adopta le projet à l'unanimité. Le Conseil « profita avec empressement de cette occasion pour témoigner la satisfaction qu'il éprouve des succès de la mission ainsi que des avantages que les habitants de cette ville ont déjà recueillis et qu'ils recueilleront encore en suivant les pieux exercices ». Il demande en outre que le Ministre de l'Intérieur en soit informé.

A cause de l'arrivée à Aix de la *Légion de l'Aveyron* (le régiment de ce département), la célébration de la plantation de la croix prévue pour le dimanche 23, fut reportée d'un jour et trouva place le lundi 24 avril. On ne reprendra pas ici les longues descriptions de la procession. On laissera seulement Suzanne nous partager son émotion. « Comment en effet pourrai-je vous exprimer le saint enthousiasme d'une foule innombrable qui se précipite de toutes parts pour témoigner au Seigneur son amour et sa reconnaissance et qui applaudit à sa marche triomphale par des acclamations qui se prolongent à l'infini ? Comment vous exprimer la ferveur de cette brillante Congrégation de la Jeunesse chrétienne, de ces pieuses associations, de cette multitude extraordinaire d'hommes, et cette Croix adorable qui s'avance avec majesté, doucement inclinée, portée alternativement par douze cents hommes, qui répètent à chaque pas ces cris de la victoire : *Vive Jésus, Vive sa Croix !* A l'aspect inattendu du signe de notre Rédemption, la foule des spectateurs étonnés frappait le Ciel par un cri subit et universel de joie et d'admiration. Les uns se prosternaient devant le Seigneur ; d'autres restaient immobiles d'étonnement, et les mères, en versant des pleurs, élevaient leurs enfants pour les rendre témoins d'un si beau spectacle et pour graver plus profondément dans leur esprit le souvenir précieux d'un pareil triomphe. Mais Jésus-Christ, qui semblait marcher hardiment à la conquête de notre Ville et consommer, en s'élevant sur le trône qui lui était préparé, le grand œuvre de notre salut ; le zélé missionnaire, monté sur un lieu élevé et qui, dominant de là un immense auditoire, nous présentait les bras du Seigneur étendus sur la Croix, la touchante pensée des bienfaits sans nombre que nous avons reçus, tout portait dans nos âmes un ébranlement général et universel. »

La *Relation* (pp. 40-41) nous donne un aperçu de la prédication du jour : « L'orateur de la Madeleine, élevé sur un lieu préparé au pied de la croix et dominant de là sur un immense auditoire, fit une instruction touchante sur les mérites de ce bois précieux, il le présenta comme le trône de la miséricorde de Dieu et, après avoir excité les chrétiens à imiter la charité du Sauveur qui, les bras étendus, paraît embrasser tous les hommes, il les conjure par les plus éloquents supplications de conserver cette paix inaltérable que la mission venait d'établir dans tous les cœurs ; il prêcha l'amour et le respect pour le souverain, il recommanda de nouveau le pardon des injures et l'attachement au pasteur du diocèse ; à la fin, il s'écria, en montrant l'image du Sauveur attachée à la croix : chrétiens d'Aix, vous qui êtes si affligés du départ des missionnaires, consolez-vous ; le missionnaire le plus éloquent vient de s'élever parmi vous ; il vous apprendra mieux que nous ce que vous avez à faire ; venez souvent à ses pieds ; oui, nos cœurs restent attachés à cette croix, vous les y trouverez toutes les fois que vous viendrez prier en ce lieu... »

La plantation de la croix ne marqua cependant pas la fin de la mission. Nous citons encore Suzanne : « La Mission avait eu un succès si complet dans les paroisses de St-Sauveur et du Faubourg que les zélés missionnaires, à qui elles étaient confiées, ne purent terminer leurs travaux apostoliques avec leurs vénérables confrères, obligés d'ailleurs de se trouver à Paris avant l'Invention de la Croix (3 mai). Ils avaient à finir un grand nombre de confessions commencées depuis longtemps, des instructions très importantes restaient encore à faire ; ils prirent donc la résolution de continuer leurs exercices et de prêcher au moins tous les soirs dans l'église de St-Sauveur. Ils ne s'étaient pourtant pas épargnés : ils passaient tout le jour et une grande partie de la nuit dans les tribunaux de la pénitence. M. Deblieu, qui joint à une grande facilité pour s'exprimer en public beaucoup de zèle et d'affabilité, montait souvent en chaire et M. de Mazenod prêchait trois fois par jour. Mais comme ils étaient chargés d'une manière spéciale de la classe laborieuse d'un peuple fort ignorant, ils se faisaient un devoir de revenir plus souvent sur les vérités fondamentales de la Religion, afin de les rendre plus intelligibles et de les graver plus efficacement dans des esprits jusqu'alors dans l'indigence intellectuelle la plus profonde et la plus déplorable. Ils en ont trouvé bien souvent à qui Dieu était à peine connu et qui, dans toute leur vie, n'avaient jamais pensé à le prier et à lui rendre leurs hommages. C'est pourquoi ils employaient tous leurs jeunes novices à instruire ces infortunés chrétiens et à donner les premières notions de la Religion sainte, dont ils étaient les enfants, et qu'ils avaient pourtant le malheur de ne pas connaître.

Tous les soirs, après l'exercice, MM. Suzanne et Coulin, membres de cette précieuse communauté, réunissaient un nombre considérable d'hommes de vingt, trente, quarante, cinquante ans, qui n'avaient pas encore fait leur première communion, soit pour leur apprendre le catéchisme, soit aussi pour les disposer à recevoir dignement les sacrements de la pénitence et de l'eucharistie. Ces jeunes missionnaires étaient surpris de la bonne volonté de ces pauvres paysans... »

### ***Nouveaux incidents lors de la clôture***

Ce sont cependant les incidents du dimanche 30 avril, jour de la « clôture de la mission provençale », qui retiennent l'attention. Il y eut une procession jusqu'à la croix avec retour à la cathédrale, qui était ainsi remplie par une foule d'hommes et de femmes, attendant en chantant des cantiques le sermon final du P. de Mazenod. « Or, écrit Leflon (II, 137-138), au lieu de l'orateur attendu, on voit paraître en chaire le curé de St-Sauveur. A la stupéfaction générale, M. Honorat (oncle du futur Oblat) annonce que les exercices étant terminés, il n'y

aura pas de prédication ; on devait donc se retirer immédiatement en silence. D'abord abasourdis par cette communication imprévue, les assistants qui, à bon droit, attribuent au Chapitre l'affront infligé au Fondateur, protestent avec véhémence. Tous se lèvent, gesticulent, s'agitent, crient leur indignation, profèrent des menaces. Epouvantés de cette réaction violente, les pauvres chanoines se réfugient dans la sacristie et de là, par un passage intérieur, dans l'archevêché lui-même... »

Jeancard (*Mélanges* pp. 128-130) poursuit : « De la part des femmes comme de la part des hommes, l'exaspération la plus vive se manifestait bruyamment et de toutes les manières... Les hommes sortaient de l'église en vociférant des imprécations contre les auteurs d'une mesure qui leur infligeait une déception on ne peut plus blessante... » C'est alors qu'arrive le P. de Mazenod, ignorant des événements, mais qui, atterré, vit aussitôt la portée de ce qui se passait, qui risquait de compromettre tous les fruits de la mission. « On voyait déjà des individus qui s'armaient de pierres à lancer contre les fenêtres de l'archevêché... Il était nuit et l'obscurité ajoutait à l'effet menaçant d'une scène qui, sans le frein des sentiments religieux et la présence de M. de Mazenod, aurait pu devenir tragique. J'étais alors au grand séminaire, écrit Jeancard, où nous entendions les cris et le tumulte de la place publique... Il y eut des gens qui s'imaginèrent voir une rénovation des émeutes révolutionnaires... »

Nous continuons avec Leflon : « Sans manifester la moindre émotion de l'injure faite à sa personne, le P. de Mazenod s'emploie alors à sauver la situation. Au nom du Christ, de la paix et de la charité, il exhorte la foule qui l'acclame à cesser le tumulte et, pour débloquent l'archevêché que menace un siège en règle, invite la foule à le suivre jusqu'à l'église de la Mission où il donnera le sermon promis... Là, du haut du perron qui précède la chapelle, le Fondateur harangue de sa voix la plus forte et la plus chaude ces Provençaux surexcités, qui se laissent apaiser, convaincre et retournent tranquillement chez eux. »

L'archevêque se trouvait alors à Toulon, là aussi pour la clôture de la mission. On le rappela en toute hâte. Rambert a conservé la lettre que dès le lendemain 1<sup>er</sup> mai, Eugène de Mazenod lui écrivit pour l'informer : « Dimanche était le jour fixé pour terminer la mission. Nous avons préparé pour la communion les hommes qui nous restaient, et quelques femmes. Le nombre de ces fervents convertis était très considérable. Il y en avait plus de 900. Nous devions le même jour faire, selon notre usage, la procession du très saint Sacrement. Messieurs du Chapitre ne s'en souciaient pas et, voulant y mettre indirectement obstacle, ils changèrent l'heure de leurs vêpres, qu'ils fixèrent à cinq heures. Je fus voir M. Beylot, vicaire général, je proposai de renvoyer la procession au lendemain ; ce ne fut pas l'avis de M. le Vicaire général, qui me conseilla de la faire à midi.

Quoique l'heure ne fût pas trop commode, par les chaleurs qu'il fait, je comptais assez sur le zèle des fidèles pour les exposer à toutes les ardeurs d'un soleil brûlant. La procession eut lieu ; mais comme Messieurs du Chapitre avaient décidé de ne rien fournir, quand il fallut partir, on ne trouva point d'ornements, pas même les chandeliers des acolytes. Nous fûmes obligés d'envoyer chercher successivement dais, chapes, chasubles, dalmatiques, flamberges, chandeliers, aubes, encensoir, etc., dans la pauvre église des missionnaires. Le retard occasionné par ce dérangement ne permit à la procession de sortir qu'à deux heures. Le tour qu'elle devait faire était assez long, le nombre des fidèles était très considérable ; bref nous rentrâmes assez tard, et tout fatigués par la chaleur. M'étant aperçu que je n'aurais pas le temps de finir le discours de clôture avant l'office du Chapitre, je préfèrai

renvoyer les fidèles pour se reposer, et je leur annonçai le discours et les avis qui suivent pour l'heure accoutumée de nos exercices.

Cet arrangement ne plut pas. Sans me prévenir, M. Rey voulut forcer le peuple à se retirer après la bénédiction qui terminait l'office des chanoines. M. Beylot donna l'ordre à M. le curé d'annoncer en chaire que la mission était finie et que l'on n'avait plus rien à dire. Le peuple ne bougeait pas dans l'attente de ce que j'avais annoncé peu d'heures auparavant. M. Rey se permit de le gourmander ; on murmura assez hautement, il voulut alors faire dire un *Pater* et un *Ave* pour expier ce qu'il appelait un scandale ; on ne se pressa pas de répondre ou, pour mieux dire, un très grand nombre de personnes lui donnèrent des signes non équivoques d'improbation. Sur ces entrefaites, le P. Deblieu arriva pour faire chanter les cantiques. A peine le peuple vit-il paraître un missionnaire, qu'il applaudit en criant : *Vivent les missionnaires*. Le P. Deblieu ayant annoncé que, la mission ne finissant qu'au discours de clôture, on allait commencer le chant en attendant que j'arrivasse. Cette annonce excita de nouveaux transports de joie, qu'il apaisa en entonnant les cantiques. J'arrive, ne me doutant de rien ; j'entre à l'église où je trouve le calme parfaitement rétabli. Je me dispose à monter en chaire, quand on me prévient que M. Beylot a défendu que je prêche. Je recours à M. le curé pour savoir si cette étrange nouvelle est vraie. M. Honorat m'avoue que M. le Grand Vicaire l'a chargé expressément de me signifier qu'il m'était défendu de prêcher. Je frémis sur les suites d'une contradiction si intempestive ; mais croyant, devant Dieu, qu'il était plus parfait d'obéir, je monte sur une chaise pour préparer cette multitude à la nouvelle que je redoutais tant de lui apprendre.

J'eus beau ménager les termes, l'indignation fut à son comble. On se jette sur moi en poussant des cris. Je me sauve, on ne me quitte pas. Les cris redoublèrent quand je fus sorti de l'église, chacun se précipitant pour pouvoir m'embrasser ; des hommes m'enlèvent en criant : *Vive le Père de Mazenod, vivent les missionnaires !* La foule augmente à chaque instant, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je parvins à prendre le chemin de notre maison, toujours accompagné de cette multitude qui remplit notre église, notre maison et la place des Carmélites. Malheureusement, l'indignation contre les auteurs du désordre qui venait d'avoir lieu se mêlait aux cris affectueux envers nous. Au milieu de tout ce tumulte, je parvins à me faire entendre sur les marches de notre église. Je conjurai ce peuple de s'apaiser, de respecter l'autorité et de se tenir en paix. Je le lui demandai comme une preuve de son attachement pour moi. On fut touché apparemment de mes paroles, et l'on promit de se retirer, tout en poussant de nouveau les cris de *Vivent les missionnaires*, etc. Les plus empressés avaient pénétré dans la maison qui ne désemplit pas, malgré mes instances, jusque bien tard dans la nuit. Ce matin le concours a recommencé. » (EO 13, 49-51).

### ***La célébration, une semaine après***

Même si ses *Mélanges* sont postérieurs d'une cinquantaine d'années aux événements, ce que Jeancard y exprime semble bien refléter le vécu de l'époque. C'est donc à lui que nous avons maintenant recours. L'archevêque, à son retour précipité, « craignait que le fruit de la mission ne fût tout à fait perdu, écrit Jeancard, et il prit la résolution de ne rien négliger pour empêcher ce résultat. Il décida, dès son arrivée, qu'une troisième procession à la croix de la Mission aurait lieu le dimanche suivant, et qu'au retour serait prêché le sermon annoncé pour le dimanche précédent. C'était à ses yeux une satisfaction qu'il fallait donner au peuple, et il comptait sur l'influence de M. de Mazenod et sur l'impression que produirait son discours pour rétablir toutes choses... Tous les amis de M. de Mazenod furent inquiets de la tâche délicate qui lui était échue... »

« M. de Mazenod ne se dissimula point les dangers de sa position. Il était sûr de son cœur. Mais son cœur pouvait ne pas trouver une expression fidèle, sa parole aller heurter contre quelque écueil et ses bons sentiments être méconnus. Il voulut donc se mettre en garde contre l'entraînement et la chaleur de l'improvisation ; aussi, pour la première fois, et je crois, l'unique fois de sa vie, il se résigna à écrire son discours. Il le lut à ses intimes, ecclésiastiques et laïques, à ceux surtout qui étaient le plus en peine sur l'issue de cette situation. Ils furent tous très contents et ne trouvèrent pas un mot qui ne leur parût irréprochable au point de vue de la grande susceptibilité des esprits dans une semblable occurrence. Mais il fallait mettre dans la mémoire ces pages nombreuses. C'était là un travail ingrat et presque impossible à celui qui, depuis son enfance, n'avait jamais récité que certaines prières habituelles. Il se mit néanmoins à étudier avec une résolution opiniâtre, et il crut à la fin avoir réussi à tout retenir. »

La procession eut lieu comme prévu, présidée par l'archevêque, avec un peuple nombreux, et « dans le plus grand ordre ». « Quand, après la procession, M. de Mazenod parut en chaire, il y eut dans l'auditoire un mouvement de satisfaction. A l'instant même, je ne sais quelle impression inattendue saisit le prédicateur lui-même. Pendant la procession il avait récité mentalement les paroles qu'il avait tracées sur le papier, et il croyait pouvoir les prononcer fidèlement ; mais voilà qu'au moment de parler, rien ne lui revient dans l'esprit, ni l'expression, ni la pensée, il s'est fait un vide total dans sa mémoire. Sous le coup de cette espèce d'éblouissement intérieur qui paralyse une faculté si nécessaire en ce moment, il se serait facilement troublé. Mais il reste maître de ses autres facultés ; il se met à genoux, invoque l'Esprit Saint avec confiance, puis il commence son discours en se livrant à une improvisation qui s'éloigne absolument de ce qu'il avait prévu et écrit. L'assistance qu'il vient de demander à Dieu ne lui manque pas dans ce besoin. Ceux qui l'entendent le trouvent admirable.

Il y avait dans l'auditoire non seulement une population empressée et sympathique, non seulement de nombreux amis désireux du succès autant que soucieux et craintifs, mais encore bien des gens prévenus contre un ministère devenu le point de mire des attaques incessantes du libéralisme antireligieux de cette époque. L'esprit de parti s'était posé en face du prédicateur, en prêtant une attention malveillante. Ce parti était représenté en grande partie par des personnes appartenant au barreau si nombreux à Aix. Ceux-ci et d'autres, imbus pour d'autres motifs de préjugés défavorables aux missions, étaient venus entendre le prédicateur pour le prendre en défaut dans une occasion périlleuse. Leurs oreilles ne purent rien recueillir qui fût de nature à exciter les susceptibilités les plus ombrageuses. Loin de là, ces hommes prévenus ne purent s'empêcher de reconnaître que le prédicateur triomphait de toutes les difficultés de la circonstance. Plus le pas était glissant, plus ils trouvaient qu'il le franchissait avec bonheur ; chose rare, vu leur disposition, ils subissaient même l'influence de sa parole, dont ils étaient venus épier les écarts pour les censurer inexorablement et, subjugués par cette éloquence toute de Dieu, quelques-uns d'entre eux se laissèrent entraîner de la prévention la plus hostile à la confiance et à la sympathie. »

Suzanne fait un résumé de ce sermon. « Nous aurions bientôt oublié que la mission allait finir, si le digne Supérieur des Missionnaires, élevé sur le peuple qu'il venait d'enfanter à Jésus-Christ, ne nous eut rappelé, en entrant, que le moment était venu où, pour la dernière fois, il allait nous adresser des paroles de salut. Il parle, et son discours n'est que le testament de sa charité, pour me servir de l'heureuse expression dont il use lui-même. Il

commence par nous communiquer les beaux sentiments que lui avait inspirés la multitude des chrétiens humblement prosternés et adorant en silence le Bois sacré sur lequel Notre-Seigneur a opéré notre rédemption... Il donna ensuite avec une grande simplicité les moyens les plus sages pour conserver avec soin la grâce du Seigneur et persévérer dans les voies de la vertu. Enfin, il adressa à Monseigneur l'Archevêque des paroles flatteuses, pleines de sentiment et de respect, que la présence de ce digne Prélat inspira à son cœur. Mais la délicatesse du compliment qu'il fit au vénérable Chapitre était remarquable, surtout dans les circonstances du moment. »

« L'archevêque voyant se renouveler et revivre les fruits de la mission qu'il avait cru perdus, fut dans le ravissement. De temps en temps, dans le cours du discours, il manifestait par des signes son adhésion au langage de l'orateur, et quand celui-ci eut fini de parler lui demanda sa bénédiction pour l'auditoire, le prélat se leva et répondit au prédicateur que ce peuple, édifié et en partie converti par son ministère, était devenu en quelque sorte son peuple, et qu'il le priait d'achever l'œuvre de la mission en le bénissant lui-même. Surpris de cette apostrophe, M. de Mazenod hésita et parut se refuser par modestie à un acte qui appartenait au premier pasteur du diocèse ; mais comme l'archevêque insistait et semblait en conférant un honneur demander l'obéissance, le prédicateur détacha lentement de son cou sa croix de missionnaire et, après l'avoir baisée, il bénit l'auditoire avec cette croix au lieu de le faire avec la main... On parla beaucoup dans la ville de ce discours... » (*Mélanges...* pp. 134...137)

Nos archives possèdent une image-souvenir de la mission. En voici le texte : « 1820 Mission d'Azai Jesus Christ siegué loouza eternellamen. Paroissos dé San Soouvairé et dé La Bourgado. » Une main anonyme a écrit à l'encre : « Virginie Ricard a fait sa mission, sous le règne de Louis dix-huit le Désiré. Messieurs de Mazenod missionnaire, Deblieu son second, Maurel, Tempier, Guyon et Mie, missionnaires de Provence ».

On sait aussi que la croix de mission a été par la suite déplacée jusqu'à son emplacement actuel. Le socle et l'inscription sont évidemment postérieurs. Une image imprimée de la croix de mission donne la liste suivante : « Mis. Prov. De Mazenod, supérieur, Deblieu, Templier (sic), Mie, Aubert, Maunier. » L'exactitude n'est pas la qualité première.

### ***A la prison aussi***

Il reste un mot à dire sur la mission à la prison. Je cite Suzanne, qui donne l'impression d'avoir été témoin. « Leurs respectables confrères de Paris avaient donné des instructions aux prisonniers, qui furent reçues avec une sainte avidité et qui produisirent sur ces infortunés des effets inattendus. Appelés ailleurs par de pressantes affaires, ils n'ont pu consommer l'œuvre de charité qu'ils avaient si heureusement commencée, et nos Missionnaires de Provence ont voulu les remplacer. Ils n'ont pas craint de descendre dans des cachots obscurs, pour consoler des malheureux que la justice inflexible des hommes punit avec une rigoureuse mais indispensable sévérité, et à qui les joies saintes de la religion de Jésus-Christ sont presque inconnues. Les succès les plus consolants ont couronné leurs pénibles travaux. Le lendemain de l'Ascension, 40 d'entre eux ont eu le bonheur de s'approcher de la Table du Seigneur, plusieurs même pour la première fois. Un Ethiopien a reçu le baptême et une Calviniste, après avoir abjuré les erreurs de sa secte, a été favorisée de la même grâce... Le soir du même jour, je vis ces malheureux s'approcher avec respect de l'Autel saint et lever une main tremblante pour jurer à Dieu une fidélité inviolable, devant une nombreuse assemblée. Un pauvre forçat, qui traînait avec peine une

chaîne pesante, excitait surtout ma compassion. Son visage abattu, les haillons dont il était couvert, les larmes qu'il versait en abondance, les maux qu'il avait à souffrir, le contraste frappant que me présentait la Religion qui touche le cœur et qui pardonne avec la loi qui punit et qui désespère, tout jetait mon âme troublée hors des voies communes et ordinaires... » Les administrateurs des prisons avaient fait aux autorités la demande que puisse être érigée dans une des cours une croix « pour y perpétuer le souvenir de la mission qui vient d'y avoir lieu ». L'autorisation fut accordée, en même temps qu'« un certain nombre de fidèles étaient admis à cette pieuse cérémonie ». Suzanne semble en avoir fait partie.

### ***Brèves remarques finales***

A qui veut prendre un peu de recul, ces récits des missions de Marseille et d'Aix montrent leur intérêt et leurs limites. Ils nous parlent de la vie de l'Eglise dans ces villes à cette date et de la façon dont les missions raniment la foi en train de disparaître. La visée immédiate est de ramener à une pratique d'Eglise ceux qui se sont éloignés. La conversion se traduit en une confession générale et la participation à la communion. Deux siècles plus tard, on ne peut manquer d'en être frappé : la vie quotidienne des gens, leur vécu familial et social semblent quasi absents (comment cela est-il abordé lors des confessions ?). Ne serait-ce pas la conséquence de l'absence de référence directe à l'Evangile ? Quelle place est-elle donnée à Nazareth, aux béatitudes, au sermon sur la montagne, aux paraboles, au lavement des pieds ? Il semble que l'humanité de Jésus est réduite à son sang versé...

D'un autre point de vue, on sent que les récits tendent à mettre en valeur le P. de Mazonod, sans doute avec raison, car il domine de toute sa personnalité. Un seul autre Missionnaire de Provence est cité plusieurs fois, comme *son premier adjoint*, c'est Deblieu. On peut s'étonner à juste titre que la prédication de Mie, notamment, ne soit jamais signalée, ni à Marseille, ni à Aix. Le travail des autres qu'Eugène et Deblieu se limitait-il à confesser ? On peut penser qu'il y a là des déséquilibres qui ont pu avoir un fort retentissement sur la vie postérieure de la communauté.

Le prochain Document sera plus particulièrement consacré à la vie des deux communautés d'Aix et du Laus, en attendant la fondation au Calvaire.